

Secteur Ecriture et Poésie du GFEN

L'adossement, pour le regard

Dossier : 3^{èmes} Rencontres
des Ateliers d'Écriture
Toulouse - 2001

Cahiers
de Poèmes

N°67
Automne 2002

CAHIERS DE POÈMES

N°67 - Automne 2002

La revue du secteur Écriture et Poésie du
GFEN

8, allée Petite Savoie
33140 VILLENAVE D'ORNON France
Tél. : 05 56 87 40 56 / Fax : 05 56 75 44 11
E-mail : mducom@wanadoo.fr

30, rue du Canon d'Arcole
31000 TOULOUSE France
Tél. et fax : 05 61 22 44 04
E-mail : chrisjeansous@infonie.fr

Directeur de publication : Michel DUCOM

Comité de rédaction : Odile BERNAT SLAMTI,
Martine BONNET, Fabienne CLERC-PAPE, Rome
DEGUERGUE, Séverine ELABED, Anny GLEYROUX,
Martine MEILLON, Lucette MELLADO, Odette Anna
TOULET.

Créateur de la revue : Michel COSEM.
Directeurs précédents : René LAFITE, Pierre COLIN.

Couverture : Élément extrait d'une série de six
toiles, « Les philosophes » d'Alain BERGEON
150 x 150 , Tempera collages sur toile
Illustration intérieure : Élément extrait des
esquisses pour la série « Les philosophes » d'Alain
Bergeon.
Dessin à l'encre noire Tempera.

I.S.S.N. 0395 - 4080
Dépôt légal : 30 octobre 2002
Imprimerie : PROSPER S.A.R.L.
610, rue Jean Pagès 33140 VILLENAVE D'ORNON

SOMMAIRE

Edito	Michel DUCOM	4
Adossement	Michel LAC	6
Variations sur l'Imaginaire	Odette Anna TOULET	7
Homonymat	Alain GIRARD	9
De l'adossement au sacré, l'émergence du sens	Anny GLEYROUX	11
« Adosse. A... » suivi de Quelques lectures de l'arbre	Rome DEGUERGUE	15
Regards croisés sur un atelier		
- de Catherine Lamagat : « Son écriture »	Jacqueline VAHÉ DESGROUAS	21
	Textes en quête d'auteurs	23
	Catherine LAMAGAT	33
Regards croisés sur un atelier		
- de Martine Meillon : « Du regard à l'écriture »	Martine MEILLON	37
	Lucette MELLADO	40
Comment j'écris... poème	Beb KABAHN	44
Comment j'écris ... Mammifères volants	Maty MALEEN	47
Les mots en nous suivi de « Ceux du château »	Danièle SASSI	50
Sortir de la caverne pour aller en poésie	Fabienne CLERC-PAPE	55
Atelier d'écriture et langue étrangère	Anne MANRESA	61
« Le philosophe » Dessin à l'encre noire Tempera	Alain BERGEON	72
Dossier : 3^{èmes} rencontres des Ateliers d'Écriture de Toulouse – Novembre 2001		
L'homme et la langue : les liens du sens	Irène FIGUEROLA	73
Notes de table ronde	Marie Hélène ROQUES	75
Poésie	Marie Claude DANJEAN	76
Littérature et culture dans l'espace occitan	Christian BONNET	77
Poétique de l'hérésie	Pierre COLIN	85
Vient de paraître :		
« Aventures d'écritures » Collectif	A.G.D.	90
« La langue en rouleau avalé » A. Girard		
« Le coefficient des marées » P. COLIN	Maty MALEEN	91
« Le retour à Sumer » P. COLIN		93
Des sites, des revues d'écriture	Ecriture et poésie sur la toile	94
Cahiers de Poèmes	Numéros précédents	95

ÉDITO

Où écrivez-vous ? Les réponses sont innombrables. Bureaux, chambres, châteaux. Classes, cafés, trains, voyages. Carnets, cahiers, classeurs. Silence, bruit, intimité, foules. Chacun a ses préférences et rien n'est anodin.

Centre ou périphéries ? Ici ça se corse, car les conséquences du lieu de production ne sont pas légères. Combien d'années gagnées pour éditer si on habite le Centre culturel de la France ? Combien de revues littéraires vivent pourtant loin du Centre et entretiennent des réseaux vivants ?

Nous entrons dans la géopolitique de la création. Ce pays se signale par une hégémonie culturelle du Centre, dans tous les domaines, et par la pérennité de cette hégémonie sur plus d'un siècle ! Car il ne s'agit pas seulement d'une géographie neutre mais bien d'une domination qu'aucune tentative de décentralisation n'a réussi à entamer très sérieusement.

Pourtant voici justement que le serpent de mer de la décentralisation refait surface, avec sa cohorte de vieilles idées : transferts de charges, éparpillement des pouvoirs et des responsabilités pour mieux laisser la place aux forces occultes qui se satisfont très bien des décentralisations qui ne changent rien... La proximité n'est pas à elle seule une notion suffisante pour entraîner des pouvoirs de proximité : rien de plus proche qu'un écran de télévision...

Les décentralisations artistiques sont bien souvent le Centre qui se transporte l'été à la campagne ou en bord de mer, avec ses gens, ses problématiques et ses critiques, ignorant longtemps toute action locale en durée et en profondeur, et méprisant superbement. Car le Centre est mépris, condescendance, même s'il consent parfois à faire de la pédagogie dans sa mansuétude qui n'est pas infinie. Mais quelle pédagogie !

Des gens, au Centre, ne méprisent pas : ils s'ennuient ferme, faute d'égal à qui parler. Ils sentent bien que si elles ne deviennent pas interlocutrices les grandes capitales régionales ne pourront diversifier un paysage culturel que le Centre a rendu étroit, monotone, peu enthousiasmant. Ils sont prêts à militer pour de grandes contre-capitales

culturelles - le mot est de Félix Castan - et ils soutiennent les activités de création délocalisées...

Cette action est pire que le manque d'action, si elle ne s'accompagne de la mise en place d'une critique qui ne soit pas liée, pieds et poings, au Centre, une critique qui fabrique et éduque un public local avec des exigences pour une création locale au niveau de la Nation.

L'affaire est d'importance, pour tout art. Celui qui attend une critique du Centre et qui ne la voit jamais venir ne peut agir de la même façon que celui qui sait avoir près de son terrain des critiques valeureux et différents, exigeants, avertis. Celui qui n'aura jamais de critique finira par s'installer au Centre ou se considèrera comme un perdant, un exclu, un « à côté »... Il est moins important aujourd'hui de continuer à aider la décentralisation culturelle que de créer, à partir de l'action culturelle qui existe, une critique locale, diversifiée et qualifiée. Il faut aider à la mise en place de cette critique, avec des moyens et des objectifs spécifiques.

Dans le domaine de l'écriture, de la poésie, de l'édition, un réseau très dense existe. Certaines revues de poésie, dont *Cahiers de Poèmes*, s'y inscrivent. Assez peu interactif ce réseau est cependant très riche. Il faut à l'intérieur, y favoriser rencontres et échanges qui, en accusant les contradictions, souligneront des idées neuves, des pistes à explorer. Il faut aider ce réseau à entrer en contact avec les autres arts, tous les autres arts, et à se mêler de ce qui ne devait pas jusqu'ici le regarder.

C'est avec l'écriture, en particulier avec l'écriture poétique, qu'une critique neuve peut émerger, à hauteur du besoin d'exister d'une véritable décentralisation culturelle. Une critique qui pense l'art.

Chaque tête peut devenir une contre capitale, mais elle a besoin pour cela d'un territoire national riche et en débat, avec des villes vivantes, elles aussi contre-capitales : le contraire de ce qu'on nous prépare en donnant aux seuls élus le dernier mot en matière culturelle. La démocratie a besoin de critiques autant que d'élus. Il faut rétablir l'équilibre.

M.D.

ADOSSEMENT

Adossement : de adosser. Etat de ce qui est adossé.

Adosser : appuyer en mettant le dos, la face postérieure contre. S'appuyer en mettant le dos contre.

Quel appui attendait-il de la poésie ? La lumière du feu bleu, l'ordre des rimes ou l'absurde à son comble ?

Il tua le vers sur place, pas d'amour sans raison.

La poésie est à tuer, elle n'existe pas, elle s'écrit. Je l'ai aimé sans raison. Ils manquent d'images, eue, eue, eue !

Quel désespoir !

Adosser, lugubre, le dos aux mots, contre...

Ils se sont mis à dos, lui aussi, la poésie.

M.L.
11. IX. 02

VARIATIONS SUR L'IMAGINAIRE

S'adosser. S'adosser à la langue comme on s'adosserait à un arbre.
S'adosser aux trébuchements de la langue. Là où elle hésite. Là où elle balbutie.
Prendre appui sur ses bégaiements.
S'adosser à ses rêves. Ceux de la nuit.
Ceux qui accompagnaient les terreurs de l'enfance.

Une image insiste. En allemand le mot qui signifie pour nous cerf-volant

C'est dragon

Ainsi les jeux de cerfs-volants des petits enfants allemands ne s'adossent pas aux mêmes rêves.

Un imaginaire de magie et de terreur accompagne le ravissement. Le redouble.

On raconte que pour apprivoiser cette bête terrifiante

Les petits enfants allemands dessinent des yeux sur leurs dragons-cerfs-volants.

Histoire d'apprivoiser le regard imaginé au dragon. De le maîtriser.

Ainsi le jeu avec le dragon-cerf-volant devient un jeu avec le regard.

Lancer le cerf-volant c'est éloigner le regard.

Ramener à soi le cerf-volant c'est ramener vers soi le regard.

Jeu de plaisir. Plaisir de faire voler un cerf-volant.

De le voir s'éloigner. De le voir voler. De le ramener à soi.

De voir s'éloigner le regard

De l'Autre

Jeu de terreur. Quand revient le regard

De l'Autre

*

Les yeux se perdent au fond de la mémoire. Du glacé du papier surgit insistante l'image. Une immense vache noire. Sous ses pieds Deux carrés de Trois fois trois petits carrés. Chacun délimité par une teinte différente. Deux fois. Neuf petits carrés de teintes différentes.

Qui chacun n'en font qu'Un seul. Deux fois. Sous les pieds de la vache. D'une vache perdue au fond de l'oubli. De la grotte de Lascaux. Qui veille depuis des millénaires sur ces carrés de trois fois trois carrés.

Quel est ce peuple dit sans écriture qui inventa la forme du carré ? Et pourquoi depuis la figure du carré insiste-t-elle sur fond d'oubli de ces carrés-là ?

Ces hommes n'écrivaient pas. Dit-on. Mais ils savaient compter au moins jusqu'à trois. Ils savaient compter jusqu'à trois pour faire neuf. Deux fois.

Ils ne parlaient pas. Ils ne découpaient pas phonèmes et syllabes. (Pourquoi l'auraient-ils fait ?)

Ils n'écrivaient pas. Mais ils avaient inventé avec la forme du carré celle du carré magique. Une figure mathématique.

Trois fois trois carrés. Quatre fois quatre carrés. C'est selon. Selon l'envie de ceux qui inventèrent le jeu de pousse-pousse. Ce jeu où chaque petite case carrée contient une lettre sauf une. La case vide qui permet de le faire circuler toutes les autres. Jusqu'à écrire le mot, la phrase, le texte que l'on veut écrire.

*

On trouve au fond de la grotte de Bernifal, adossé à jamais à la paroi un signe triangulaire. Plus élaboré qu'un triangle il ressemblerait à l'esquisse d'une maison. Quelques millénaires plus tard la lettre B du proto hébreu et sa forme de maison ressemblera à ce signe.

Ils ne parlaient pas. Ils n'écrivaient pas. Mais nous adossons nos langues à leurs rêves.

O.A.T.

HOMONYMAT

Que fait-on quand on se trouve face à un texte que l'on n'a pas écrit et qui est signé de son propre nom ? Eh bien ! On va y voir et plutôt deux fois qu'une.

La surprise est de taille quand notre regard croise la trace écrite d'un autre qui a le même seing que le sien.

A quel seing se vouer ? Un contreseing serait-il désaveu ? et de la part de qui ? de quel autre ?

S'installe un moment de doute ; je soupçonne celui qui a écrit ça d'abuser de mon nom, de son nom. Ça n'est pas mon écriture. C'est une écriture, un brouillon, une abstraction de mouche, un coquillon.

Ce texte est à retravailler, à réécrire. Je ne peux pas le laisser tel quel... quelle écriture ! ça n'est pas moi ! Je ne me reconnais pas. Je ne reconnais plus le lien entre l'écriture et la signature. Quand j'écris un texte ou un poème mon seing est porté d'un bout à l'autre de l'écrit produit jusqu'à la signature en bas qui signe et contresigne, achève le texte d'une même main, conclut la dimension originiaire que le paraphe tisse.

- Je suis perdu, ils vont m'emmener - voir là-bas si j'y suis - pour dédoublement de personnalité... Ah ! si j'étais l'autre... je suis père dû... le père du... Devoir, devoir, devoir. Quelle signification ? Quel sens ? Comment l'entreprendre ? Comment entreprendre un sens à cette histoire, à l'histoire que je vous dois. Ceci n'est pas un devoir... de classe, de maîtrise. En nous cherchant un pseudonyme... mon anonymat sera peut-être sauf. Distinct de mes deux homonymes je me ré-approprierais le signe d'un nom propre, ma place, ma voix.

Emettre un fonds du fond et à dessein jouir du fondement des entrailles / des fondations de la terre - du texte : fonte et refonte de toute émission du dessin des lettres de mon nom.

Intervenir rapidement, opérer un remaniement, biffer, re-biffer, se rebiffer ou créer un palimpseste : poncer les éclis, décaper, puis passer un coup de peinture dessus, et révéler la vérité qui est à l'œuvre ; de l'auteur et du texte. Lever le voile, l'opacité, donner à lire du neuf le texte que je vous dois, lui rendre la (sa) compatibilité avec mon nom. Non ! rien à faire. Rien ne part ; ni éclis, ni écrit. La gomme et le pinceau n'ont rien effacé, la virtualité a gagné sur leur entreprise d'effacement. L'encre tenace du sans nom. Maintenant l'écrit est écrit, imprimé, publié, diffusé, signé. Signé sans mon accord... Un texte écrit par un autre qui porte le même nom que le sien ; la signature graphes pour graphes, griffe pour grave... qu'elle soit ! Je dois y porter ma reconnaissance. Une reconnaissance alliée.

L'homonymat crée une différence que je garde quand je joue ou j'use de l'ambiguïté syntaxique. Ce poème non signé, nom signé - qui en porte la trace ? Je l'aurais écrit quand ? Et le manuscrit ? je n'en ai rien - caressé des yeux la lecture, effleuré sa peau - la moindre de ses lignes guide(nt) à son bout un leurre. Le *leur* in-connu. Ce fil de l'in-connu pendant sera l'amorce d'un nouveau texte, tissu au motif encore inapparent et ce bout dépassant, le bout d'un désir à recréer l'écriture dans l'intégralité de son jeu.

A.G.

Homonymat : *sub. masculin*, mot valise créée d'homonymie et d'anonymat.

L'homonymat joue de l'ambiguïté du sens qu'il déploie dans la fusion de deux mots : homonyme et anonymat. Leur radical : *nom*.

Homonyme :

1. Dans le lexique, un homonyme est un mot qu'on prononce ou / et qu'on écrit comme un autre, mais qui n'a pas le même sens que ce dernier. À part les cas rares ou les curiosités, les homonymes à la fois homophones et homographes sont peu fréquents en français ; leur existence s'explique notamment par des phénomènes de polysémie...
2. En grammaire générative, les homonymes syntaxiques sont des phrases de surface qui peuvent correspondre à deux structures profondes différentes. L'homonymie syntaxique correspond à l'ambiguïté.

Anonymat : *cf.* Anonyme / qui est sans nom

DE L'ADOSSEMENT AU SACRÉ, L'ÉMERGENCE DU SENS

« Je suis né pour tracer des pistes dans l'inconnu »

Henry D. Thoreau

Pourquoi ce thème de l'adossement s'est-il imposé sans hésitation dans notre petit collectif de recherche autour de l'écriture et de la poésie, obsédant comme une clef sans serrure, revenant par plusieurs entrées, retourné à la volée par des amis lointains, embarrassant et évident du flux à la fin du jusant ?

Pour tenter de saisir ce que notre intuition nous laissait présager il fallait l'ouverture d'un chantier de fouilles méticuleuses.

Ainsi :

Adossement : d'adosser - s'adosser - se mettre le dos au mur...

Dans le langage courant cette expression « être le dos au mur » signifie être acculé dans une impasse, de surcroît dans une posture de faiblesse, pourquoi ?

Engagement / désengagement : agir / ne plus agir... j'écris / je n'écris plus...

Depuis quand le désengagement est-il cette inverse négativée de l'engagement le plus souvent assimilée au renoncement ?

Et si l'adossement(symbolique), le désengagement (non agir) étaient plutôt lus comme des temps forts d'intériorisation, d'appui contre une matrice régénératrice (comme le fœtus se nourrit de son adossement au ventre de la mère), temps de retour au corps, d'écoute pour sentir, approfondir, clarifier, comprendre et mieux grandir ensuite, s'engager de nouveau, prendre de la hauteur, s'affranchir de ses racines organiques, de ses habitudes, de ses réflexes, de ses peurs pour s'enraciner et trouver dans la verticalité sa propre force, son lien à l'univers...

Regarder le temps d'écrire, de créer, nous interroge forcément sur un autre passage : la phase du repli sur soi ou du temps de maturation qui précède l'expulsion des mots, l'écriture advenue, ce temps que l'on pourrait nommer de *l'in-corporation*.

Incorporation : amalgame, intégration ; ou en psychanalyse, le fantasme de l'entrée d'un corps dans le sien propre ; ou encore quand dans un régiment, la recrue rejoint son unité...

Incorporer : mêler intimement une substance, une matière à une autre, intégrer un élément dans un tout...

Incorporel : qui n'a pas de corps ; immatériel ; imperceptible par le sens...
dixit *Le Petit Larousse illustré*.

Les fils se tissent, le sens émerge lié au corps puisque l'incorporel est imperceptible par le sens.

L'*in-corporation*, étape de création, véritable moment de passage par le corps, peut aussi être vécue comme un temps *dé-corporé*, un désengagement physique et intellectuel intemporel, un adossement à ses forces originelles avant tout acte qui sera de nouveau et en même temps intuitif et réfléchi.

Adossement, impuissance du dos au mur ? Désengagement, démission ? : faudra-t-il donc (re)découvrir la complexité et sa théorisation pour accepter de vivre selon des principes complexes et paradoxaux, pour transgresser la loi tacite de la vox populi qui affadit tout sens en condamnant définitivement des mots à une seule signification, en développant des idées reçues sans contraire, démarche allant le plus souvent vers un dénigrement de nos capacités et un développement du fatalisme ?

La polysémie, affaire d'écriture, n'est-elle pas signe de civilisation émergeant de la vie elle-même nuancée au sens ou Julia Kristeva le rappelle dans *Le féminin et le sacré*¹ : « Hannah Arendt distinguait, avec les grecs, entre *zoé* - vie biologique - et *bios* - vie à raconter, susceptible de biographie - »

Ce flot nous porte à penser que l'histoire qui fait sens s'appuie sur l'organisme vivant.

La pensée emprunte le chemin de la méditation, espace d'écoute reliement - en creux - à la conscience, adossement au Réel... les sentiers de l'écriture ou de la création permettent sa lisibilité extérieure, c'est l'espace du dire, du faire. Indissociables lieux. La capacité à la création serait-elle contenue dans cet espace creux, cette place à l'écoute, espace potentiel d'un rapport au Réel ?

¹ *Le Féminin et le sacré*, Julia Kristeva et Catherine Clément, Stock, 1998

Comme une vague nouvelle vient alors s'insinuer le rapport entre adossement et atelier d'écriture, lieu de passage qui permet l'émergence d'une écriture... L'acte produit *écriture* étant ce qui fera sens pour mieux comprendre soi-même et le monde. (Voir « l'Atelier Entrailles » Martine Meillon, Cahier de Poèmes n°67)

La déferlante un bref instant fût Catherine Clément rappelant dans *Le féminin et le sacré* « Au delà des clivages entre Bien et Mal, pur et impur, permis et interdit, intellectuel et sensible, *le sacré est « sublime »* au sens ou l'entend Kant dans *La Critique du jugement : un court-circuit entre le sensible et la raison, au détriment de l'entendement et de la connaissance...* le sacré autorise la défaillance, l'évanouissement du Sujet, la syncope, le vertige, la transe, l'extase, le « par-dessus le toit » si bleu.. Et si ce que nous appelons le sacré était la célébration de ce mystère qu'est l'émergence du sens ? » poursuit-elle.

Si la conscience vint aux hommes en même temps que la bipédie, s'objectivant à partir d'un geste simple, le pointé de l'index vers un objet identifié comme extérieur (*le mouvement de l'indication comme forme originnaire de la conscience* dit Trân Duc Thao²) ne peut-on pas dire que la colonne vertébrale des humains (ou de ses prédécesseurs), en se redressant et en leur permettant un passage de la vie sauvage, instinctive, intériorisée, à la vie consciente et reliée est le pilier du sacré ? ...

Le lien se resserre entre adossement, verticalité, sens.

Le rapport entre le sacré et le sens s'organise.

Ces mouvement de pensée nous ramènent sans cesse à la coïncidence des opposés, adossement et verticalité, biologie et sens, comme deux versants du sacré ...

... se nommera-t-il à l'inverse de nos regards, traces de sel sur nos cœurs, cicatrices toujours suintantes habillant nos nudités d'univers insulaires en châteaux de sable ?

A.G.

² *Recherches sur l'origine du langage et de la conscience*, Trân Duc Thao ES/ouvertures, 1977

Enchevêtrement de silences
Un lac s'habille d'aulnes
Pleurs sans émoi
Une pierre dévale le chemin

Anges déchus Oiseaux préhistoriques
Les amours et les haines qui jadis habitaient ces lieux
peuplent d'autres territoires

Apocalypse des signes
Du flux au jasant
L'agonie d'un désert
L'inéluctabilité des frontières

Instincts de femme patiente
Des soleils illuminent leurs ventres
Les pays de l'intérieur parfont l'œuvre d'art

Serment du sang
Des mots de la terre en rhizome au zodiaque de l'univers
Calcite et volubilis invariants
L'arborescence irréductible impensé

A.G.

" A D O S S É . à ... "

QU'EN-DOSSONS-NOUS, QUAND NOUS NOUS A-DOSSONS à...?

D'où nous vient cette '*imagination du présent*'(1) ? Cette '*fiction , production du réel à partir de l'expérience elle-même*'(1) ; sorte d'écume, de résidu de structure du souvenir, du savoir-faire sans plus apprendre, quand on a tout oublié du passé éducatif ? A quoi s'adosse-t-on quand on écrit ? Quand on a choisi le métier d'écrivain, - ou est-ce lui qui nous a finalement choisi - ?

D'où part la voie que l'on suit un jour définitivement, se disant, ressentant : « *c'est ça !* » ?

Qu'est-ce qui permet, facilite la marche, la projection en avant, la pulsion de vie et de désir créatif ? Autrement dit, comment en est-on arrivé là ? A quoi nous sommes-nous adossés ? Quelle forme avons-nous épousée pour vivre cette avancée en abscisses et en coordonnées de manière aussi harmonieuse, vivante, délibérée ? Eau dans une jarre, nous en épousons les formes, mais ne sommes pas jarre pour autant !

Nous sommes comme portés de l'intérieur, par une forme en creux qui s'appuie elle-même sur une force autre. Mais qu'est-ce qui nous a 'fabriqué', structuré, hormis les aïeux, les textes des 'compagnons de route' qui éventuellement parlent encore en nous, à travers nous ? Quelles émotions humaines, tuées, défuntes, indicibles se brisent à fleur de lèvres, au bout des doigts qui tapuscritent la fiction des mots re-composés pour la littérature et non pour l'analyse ?

Une des réponses proposées est claire. Cet -être au monde- (*Dasein*) émergerait d'une langue, d'une *vox populi*, apprise dès l'enfance. Ici, die *deutsche Sprache*, la langue allemande, compréhensible par tous, très tôt dans l'enfance justement, car elle tire ses étymologies d'elle-même. (... Or, ce caractère à la fois populaire et païen est presque l'essence de l'allemand ; de là peut-être son attention à l'espace, son caractère apparemment immédiat ; de là procède également sa capacité à dire n'importe quoi, à former du vocabulaire à volonté, aussi bien concret qu'abstrait ...) (...Les éléments visuels et auditifs sont beaucoup plus développés en allemand qu'en français : l'agir, comme dirait Fernand Deligny, y est beaucoup plus étendu que le faire, et par là-même, l'allemand se situe fortement dans le monde de l'enfance...) (2)

Citons ci-après quelques exemples illustrant le caractère concret, compréhensible de cette langue par tous : (...) *Le mammifère allemand est, en allemand tout simplement un Säugetier, mot qu'au demeurant on peut lire dans les deux sens : saugen, sucer, ou säugen, le verbe factitif du premier, nourrir par sucement. L'allemand, (...) inverse ici la direction du regard. Là où le mot français 'mammifère' fait descendre le regard de la mère vers son petit, l'allemand part du petit et remonte vers la mère. Et encore ceci : (...) Chaque os, chaque muscle est désigné par un nom facilement reconnaissable. Le tibia, c'est 'l'os-rail' (Schienbein), le péroné, l'os du mollet (Wadenbein) ; le zygomatique, c'est 'le tireur vers le bas' (der Herabzieher) et l'oto-rhyno-laryngologiste est un Hals-Nasen und Ohrenarzt (énumération pratique des parties traitées par le médecin : gorge, nez, oreilles). La psychographie, c'est la Seelenbeschreibung (la description de l'âme !). Tout semble se passer comme si la recherche scientifique n'avait jamais tenté de s'éloigner de la compréhension commune. Enfin, ce qu'on appelle géographie en français est en allemand Erdkunde, à partir de Erde, la terre : tout le monde sait d'emblée de quoi il s'agit. (2)*

On le voit, il n'est pas nécessaire d'être 'savant' pour parler correctement l'allemand, son apprentissage dans l'enfance est très facile, car tous les mots -composés ou non- indiquent clairement un objet tangible, visible, palpable, mais aussi abstrait, comme si l'objet et le nom que la langue lui donne ne faisaient qu'un dans la vision globale de l'apprenant, comme si extérieur et intérieur s'entendaient pour livrer une lecture réelle du monde. La prononciation de l'allemand est, elle aussi bien facile ; puisqu'on prononce tout !

Comme hier, la légende chinoise voyait (voit) l'origine de l'écriture (picto-idéographique) dans l'observation des craquelures de carapaces de tortues (caractère morphologique de la pensée chinoise), voyons-nous un caractère particulier de la langue allemande à traduire le réel, par ses étymologies populaires ('issues d'elle-même') et ces structures grammaticales : les déclinaisons, la subordonnée avec le rejet du verbe à la fin qui nécessite pour la dire (l'expulser) une respiration ample, le souffle tenu à porter jusqu'au bout, son secret, l'agir de la phrase en route. Tout ceci crée des rythmes singuliers, chers au poète, -dont Hölderlin pour ne pas le nommer, mais aussi chez notre contemporain, Albert Ostermeier-, qui exploitent les structures grammaticales de manière étonnante ! Leibniz, pour sa part ne s'y trompait d'ailleurs pas, quand il écrivait en 1680 : *'je trouve que les Allemands ont déjà porté leur langue à un*

niveau élevé dans tout ce qui peut être saisi par les cinq sens et qu'appréhende aussi l'homme du sens commun ; tout particulièrement dans les choses du corps, de l'art ou de l'artisanat, car les lettrés, s'occupant presque uniquement de latin, ont abandonné la langue maternelle à sa pratique naturelle qui ne fut pas si mal utilisée, même par ceux qu'on dit non lettrés, selon les enseignements de la nature'. (2)

« Les enseignements de la nature » ! Cela signifie-t-il donc que deux Allemands se comprennent mieux que deux Français entre eux ? (Ayant 'subi', eu, le même accès à la culture !) Que le Français aura plus de peine à se souvenir des étymologies gréco-latine à l'âge adulte, s'il ne poursuit pas d'études secondaires, supérieures ? Que le Français doit davantage apprendre sans comprendre ? Qu'il doit encore apprendre 'par cœur' ? Qu'il y a forcément décalage du niveau de langue ? Qu'il est tributaire de bons passeurs pour lui faire saisir la subtilité de la langue française, ses racines, ses mystères, les possibilités de jouer avec elle, de créer à travers elle ?

En fait, on comprend mieux la langue que l'on parle, lorsqu'elle se voit opposée, juxtaposée à une autre langue, voire traduite ! Car dans ce jeu subtil, cet exercice difficile (mais nécessaire pour accéder à la compréhension de la parole écrite de tous !) tout instructeur-traducteur-précepteur doit être aussi humble que *Bossuet* le désirait pour lui-même 'Humilité. Humilité. Enfoncement dans son néant propre'. Où puiser bien sûr, confiance, patience et persévérance à instruire (le dauphin) : géographie, mathématique, grammaire, culture classique, mais aussi et heureusement, tous les soirs ... quelque conte agréable, pour endormir son élève...

Mais cela est une autre histoire...car ici on voit la langue à travers une autre langue ou est-ce la langue 'traduite' qui fait qu'on parle une autre langue et qui pousse l'étonnement quand 'cela' se croise en soi ? Adossé à

R.D.

(1) Citations de Pierre Colin, in *DIALOGUE* n° 104/105

(2) Extraits de '*Quand Freud voit la mer*' Freud & la langue allemande - G-A Goldschmidt - Buchet/Chastel

QUELQUES LECTURES DE L'ARBRE

Adossé au tronc pachyderme tous yeux clos
il remonte à petits coups de mémoire des siècles & des lunes
Il voit Adam pressent Eve
Est-ce qu'on juge un arbre par son fruit ?

Il agite son antenne droite reçoit une onde de Newton
encore une histoire de pomme : résolution du problème de gravité
Sur le buisson ardent s'accomplit le miracle
tandis que le Fils médite sur le mont des oliviers

L'homme a tout, *cependant il marche dans la crainte*
St Augustin se souvent incline la tête
Le psalme dé-am-bule sur un chemin d'errance bordé de cyprès
une route nomade balisée par le permanent retour à la terre

Descartes l'a écrit : l'arbre est organisation hiérarchie procède par
dichotomie
Mais Deleuze avance le rhizome tout est à centrer -pas hiérarchisé-
Anti-Oedipe !
Les polycentres se répètent -radieux-
Dérive à l'infini tout est synergie !

Kant nous entraîne d'une nébuleuse primitive à un monde souterrain
visible céleste du gouverneur enraciné
Tandis que l'an II parle de la République autour de ... l'arbre
D'autres évoquent la généa-logie
Logique ?
Symbolisme religieux du druide à serpette dans le chêne de St Louis

Beckett : *'en attendant Godot'* souvenez-vous !
-didascalies : une route un arbre-
Une route qui vient de nulle part ne va nulle part
Un arbre dénudé désespéré au premier acte quelques feuilles au second
même pas d'ombre !
n'est plus l'arbre-sauveur dont est faite la croix du Fils
Sans signification ?

Segalen s'endort à jamais sous la ramure
a fini la lecture de son dernier ouvrage en pâte à papier
et le chanteur de poursuivre : ...sous mon arbre je vivais heureux...'
jusqu'à l'annonce de la ...

Tempête-de-fin-de-siècle-prise-de-re-conscience :
extrême lenteur de croissance immobilité de l'arbre
Abattu : trois siècles disparaissent d'un coup
le temps des arbres n'est pas le temps des médias du TGV de l'avion
Il ne connaît ni vitesse ni gains ni gains de vitesse d'ailleurs

Quand il est plusieurs l'arbre est sombre et le jeune Werther s'égare
dans une forêt obscure ou est-ce son géniteur ?

Pendant que les ingénieurs des siècles précédents l'alignent & l'alignent
le long des routes
des motards en colère blessent le platane à coups de tronçonneuse
Une artiste américaine crée un artefact de plastique
aux longs cheveux en métal bruissant (Ophélie ?)
et quand tu l'approches il pleure
c'est normal c'est un saule !

L'arbre dans le tableau est tâches de couleurs à l'école de Barbizon
Seuls Van Gogh et Matisse s'intéressent à sa structure
Tout est dans la représentation : voie tachiste voie impressionniste
et puis sous les doigts l'aspect ligneux arborescent qui finit en
abstraction

'où chante l'oiseau'

Utamaro a trempé son pinceau et sous le charme des fleurs virginales
d'Asuka

'où volent les oiseaux'

parmi les racines de l'armoise inscrit une trace durable
au milieu des flots jaillissants de l'impermanence

L'art des jardiniers

L'art des peintres

Où demeure le sauvage ?

Quand commence le régulier ?

Le Nôtre voit un jardin comme
un grand chantier expérimental d'aménagement du territoire
Aujourd'hui comment se fait le partage entre la régularité et le sauvage
le rapport entre l'homme et la nature technicisée hybride
les jardins scientifiques au cœur de la ville sont-ils des erreurs ?

Comment des places minérales interpénètrent-elles le végétal
sans jamais laisser deviner les limites de la ville les limites du jardin ?
Nature / culture / architecture
Géométrie réduite à peu de chose création d'échelles de stabilité de
socle
pour laisser parler les variations florales
comme on le fait pour la lumière & ses jeux les rapports vide /plein

Alors on va tous grappiller dans l'inconnu
il est difficile d'être génial sur commande et à chaque instant
-Work in progress-
Avancée dégelée de nos forces de compréhension

Compréhension des lois de la nature ?
Représentation que l'on s'en fait ?

Ceux qui savent ce qu'ils font parfois ne trouvent rien !

C'est dans la recherche perpétuelle
dans le '*Contact - Contact*' avec la nature comme le recommande Thoreau
que l'on risque de trouver ce souffle d'orgue cette ventilation

Adossé au tronc pachyderme tous yeux clos
Il émet un léger bruissement d'élytre
se relève s'éloigne lourdement
se retourne & jauge son père nourricier -des racines à la tête-
sifflement (la fameuse ventilation créatrice ?)

Qui a dit qu'un petit hanneton de la St. Jean ne savait pas penser ?

R.D.

SON ÉCRITURE

Regards croisés sur un atelier de Catherine Lamagat

A la suite d'un atelier d'écriture animé par Catherine Lamagat à l'université d'été du secteur écriture et poésie du GFEN (Bordeaux Juillet 2001) des textes sont remis dans une chemise, par leurs auteurs, afin d'être photocopiés : « Atelier Son écriture, 13 fois 13 = 143 feuilles soit 13 livrets que l'on fera... j'ai retrouvé tous les textes et le petit mot...la plupart des textes sont anonymes ...

J'ai beaucoup aimé cet atelier.

Je décris ci-dessous la démarche que nous avons vécue ce jour-là, de mémoire, car j'ai perdu mes notes... (Depuis j'ai animé cette démarche et je l'ai un peu transformée...)

Catherine était très calme, (elle m'a dit ensuite qu'elle était très tendue, mais elle ne l'a jamais laissé paraître). Les participants sont arrivés peu à peu, sans se presser, curieux de savoir ce qui allait se passer. Catherine attendait que le nombre soit suffisant. Une chaise pour chaque personne, pas plus.

Elle a d'abord présenté le déroulement général : vous allez dans un premier temps chercher « votre coin pour écrire, ensuite il y aura trois séquences pour expérimenter sa voix, en groupe, et après chaque séquence, un court moment d'écriture, individuel, pour relever des mots, expressions, phrases qui émergeront. A l'issue de la troisième expérience, il y aura un temps plus long pour écrire un texte qui sera lu.

Chacun a eu quelques minutes pour trouver son coin d'écriture. Puis à nouveau nous avons attendu que toutes les chaises soient occupées... vrai silence. Papiers et crayons ont été mis de côté, nous nous sommes levés et la voix de Catherine a commencé l'expérience. Faire entendre sa voix, sans parler, un A, tout bête, ce n'est pas si simple... ça a duré quelques minutes, deux ou trois maximum. Tout le monde est parti avec feuille et crayon, et rappel de la consigne : 5 minutes, pour noter tous les mots, expressions, débuts de phrases qui viennent.

Attente de tous les retours pour à nouveau se lever. « Cette fois-ci, vous allez essayer de mettre un peu plus de son... un peu plus fort ». Quelques minutes de voix, de sons, des I, des O... un peu moins timides... puis isolement pour écrire, 5 minutes, même consigne.

Nouvelle attente, silencieuse, que tout le monde soit de retour. Catherine, très tranquille. Quand tout le monde est assis, on se lève « essayez maintenant de trouver plus d'harmonie, un peu plus longtemps ». Quand ce longtemps est terminé tout le monde s'envole dans son abri, 15 minutes pour écrire un texte à partir du matériau constitué.

Quand je reviens dans la salle, quelques textes sont au sol, pliés en quatre. On attend encore que tout le monde soit là, on pioche un texte, on le découvre. Lecture effervescente...

Voilà quelques-uns de ces textes toujours en quête d'auteurs...

J.V.D.

Dans le mot écriture

Il y a le mot CRI

Je cherche le mot qui dure

Il y a le plongeon dans le chœur des voix

Il y a le son tendu à bout de souffle

Le corps arqué caressé se laisse filer

Rentrer nue dans le ventre du son

Jusqu'à l'épuisement

Se laisser flotter

Ecrire la planche sur les sons longs

Laisser en soi résonner les grondements

B.D.

J'attends qu'elle commence.

Voilà elle est partie...

Je peux.

Peur du vide, du silence, du noir.

Dans cette grotte je me sens bien...

Pourtant je ferme les yeux pour être avec les autres...

Ce socle de voix me permet d'exister, d'oser, de tenter...

Tous ces graves m'ancrent dans la terre...

J'aime le contact de mes pieds nus sur la pierre.

Le son monte en moi, il vibre, résonne.

Ces voix m'attirent, me portent, m'accrochent,

m'irritent, me repoussent...

Je ne peux lutter, je glisse vers elle

Une voix me fait partager sa douleur.

Sensation de tempête, de calme,

D'harmonie, de beau.

Anonyme

En entrant dans la grotte je me sentis accueillie
Par une ondulation vocale lente et douce.
Elle était à la fois bourdonnement, flamme vacillante
Amalgame de courbes et de pics, de bulles et d'éponges pressées,
De plaintes ou de dons débridés.
Quelques rouges, oranges noirs surgissaient d'une
Reprise arythmique aux couleurs ternes. Un flux et reflux
Commencèrent à me bercer.

J'acceptais cette communion, comme emportée dans une vague libre,
les sons me traversaient, l'exploration était bien là.

Anonyme

Le son de mon souffle
S'enferme en mon écoute
Orgueil d'arrogance
Gargantua de résonances
Ténu il se mélange
Et entre dans la nuance
Tout petit il se glisse et vrille
Invisible il s'entortille.

Le A large et ample s'étale
Il occupe tout l'étage
Il roule dans ma bouche et branle
Carillon dans la chambranle.

On croirait que tout s'étouffe
Quand il se casse et s'écroule

Piano... minette... mistigri... tout petit...
Bouillie.

Anonyme

Trouver sa voix
Trouver sa voie
Trouver la voie de savoir

Trouver le son
Trouver le maçon
Trouver le maçon du son

Trouver le mi
Trouver l'amie
Trouver le mi de l'amie

Trouver le ré
Trouver l'arrêt
Trouver l'arrêt du ré

Trouver le si
Trouver la scie
Trouver le si de la scie

Trouver le sol
Trouver la seule
Trouver le sol de la seule

Et pour le do
Et pour le fa
Et pour le la
J'ai rien trouvé
Et vous, cherchez !

Anonyme

Fragilité de l'élan qu'on voudrait partager. Les idées sont comme des balles de ping-pong qui parfois rebondissent et parfois s'engluent dans les replis de notre mémoire. Parfois elles nidifient, parfois elles s'énkystent. Mots phrases syllabes... astres...

5 h – 1 ¼ je suis neutre de n'avoir pu partager mon amour, pour ces textes choisis. Mon message était pourtant simple. Seule la maîtresse donne la parole, la parole se prend, au risque de transgresser les règles sociales quand on est en urgence de dire, homme ou femme exclu de préférence.

Cette parole là, pulsionnelle, libère momentanément comme une fête, mais elle expose aux représailles, aux moines castrateurs qui coupent les arbres et détournent les fontaines pour que les petites filles pieds nus ne puissent plus patauger aux rivières et marquer les traces de leurs pas sur les routes où l'argile ou le bitume devrait rester lisse. Indiscipline de la fileuse, la cartonnrière, l'ouvrière de chez LIP, ou Bata, indiscipline de la petite fille trop bien élevée qui rêve de manger avec ses doigts et de dire merde à son père. Indiscipline du gamin des banlieues qui casse les vitrines. Mais, y a-t-il une révolte mâle et une révolte femelle ? Mon idéalisme me fait penser que la femme est viscéralement tournée vers la vie. Cependant tant de femmes détournées de leur nature profonde à cause du rôle qu'on leur a attribué en ont acquis une rancœur qui rancit leurs rapports à leur propre fille.

La femme de demain sera insouciante, libérée du fardeau des devoirs, elle côtoiera les hommes sans fausse pudeur mais sans provocation, elle sera aux côtés de l'homme sans l'asservir dans son rôle de pourvoyeur de biens, mais sera vigilante quand les colères de l'homme seront ravageuses.

S'il est un mot perversi comme tant d'autres, c'est le mot pouvoir. Ce si joli mot que l'on confond souvent avec domination.

Anonyme

L'harmonie dans les sons s'est consolidée.
A – E – I – O – Je ne parle plus de Rimbaud
Chacun se renforce – s'apaise ou s'éclate.
Comme c'est drôle ! Je suis aussi bien qu'avant
Mais je n'ai plus envie d'écrire !

Nous sommes réunis par l'harmonie
Bruit d'eau du couloir et retour à la réalité :
C'est la pluie et le vent contre les vitres
C'est un apaisement, pas une déception
Comme des vagues, les vocalises s'amplifient
S'apaisent, s'arrêtent un peu et repartent
Je ne tiens pas mon « oum » et repas dans le i et le a.

A ma gauche, une voix s'est amplifiée, un i.
Peut-être, elle aussi, est un temps plus forte
Ma pensée vagabonde moins.
Cette fois, je suis bien ici.

Anonyme

A, A, A,
Du souffle, des corps, de la voix
Inspiration, vibration, palpitation, expiration
Corps alliés, essaim, cordes reliées
Organe de voies ouvertes vers une
Distorsion collective

A, A, A,
Un à un, tous, toi et moi
Hésitation, méditation, ramification, modulation
Messe d'individus, va-et-vient d'échos
Ventres en chœur, vents d'êtres, vent d'autant

A, A, A,
A bout de soufflé...
... silence

Anonyme

Chaque soir, au fond des bois, une petite voix cherchait sa voie. Mais cette fois là, elle ne reconnaissait rien. Tout était étrange, inhabituel. Sa voix à elle était contenue dans une boîte rectangulaire. Elle jouait à se projeter dans les angles et elle rebondissait sur le plan d'une face. Ce qu'elle voyait autour d'elle n'avait rien de comparable. Il y avait là un oiseau qui volait entre deux épaisseurs de nuages. Quand il se cognait le bout des ailes sur le nuage supérieur, il redescendait, hésitait et puis s'arrêtait, suspendu dans l'espace. Il y avait aussi, sur sa droite, cachée derrière un gros tilleul, une grosse voix. Elle a d'abord tendu l'oreille – c'est la seule chose qu'elle amenait dans ses promenades : une oreille. Ainsi elle a tendu son oreille et elle a fait un pas vers cette voix. La voix a continué son chemin, sans même l'apercevoir. Elle l'a suivie un moment. Toute petite. Toute légère mais la grosse voix s'est arrêtée. Autour les oiseaux ont repris leur langage. Ils étaient nombreux maintenant il y avait là des noirs et des clairs. Quelques-uns en couleur. Et puis tout d'un coup, comme si tout n'était fait rien que pour cela, le soleil s'est levé. Rouge. Enorme. Et puis plus rien. Le silence la petite voix est rentrée chez elle. Elle a ouvert ses yeux. Elle a regardé ce qu'il y avait en face d'elle. Elle a compris que sa voie était dans la découverte de l'autre.

Au moins pour aujourd'hui...

D. T. L.

Bouge au son du piano désaccordé
La guitare gratte tes mains déchirées
Balance ton corps couleur safran
L'aube d'un soir ouvre tes pas
Détruit l'organe, couvre ton chuchotement
 Je touche ta voix
 Je respire ton souffle
 J'entends ton silence

Et le glutinement de ton désir

Mâchoire	Ecartelée
Pensée	Voilée
Ame	Contrariée
Liberté	Achevée
Langue	Coupée
Soupir	Consommé
Bleu	Emergé
Douleur	Embrayée
Regard	Brisé

Ma haine de vivre a écrasé ma joie de crier...

Vais-je cesser de rêver...

Signé, illisible

Ça se suspend
Ça tremble
 Des peurs
 Des attentes
Ça émeut
Ça fragilise
 Du plein qui tremble
 Et des puissances...
 Le risque des hauteurs
 Je me retire.
 Un ventre énorme
Ça refait corps
- moi-même -je suis du souffle
 un ventre
Suspension

Anonyme

Un murmure porté par celui des autres
Bouche fermée, comme une fusion
 Pas d'intérieur, pas d'extérieur,
 Une musique d'étoiles, de nuit
Je suis dans le son, femme parmi les voix.

Des voix s'insinuent, se glissent, serpentent
Soudain une plainte
Qui ose les sons les plus hauts ?

Femme aiguë, femme grave
J'hésite – m'installe dans la voix des autres
Au bord du creux

Inspiration –
Une colonne chaude vibre, monte,
Se jette, se projette, se brise
Au bord des autres, incertaine
Se retire, s'écoute

Je voudrais des mots interdits

J.C.

Laissons le hasard nous trouer la peau, la langue, les yeux, les mains, le flanc, les rêves, les matrices, les jours, les feuilles, les cancers et les aumônes. Chemise au col dur d'amidon raide une gangue de mots te protège et l'élimine.

Passer son doigt frais sur la brûlure, la blessure. La peau lèche les mots et lentement s'immunise contre leur curare.

Toutes les poésies sont vénéneuses au long des prairies et des baies du cœur. Les baisers les plus doux endorment les rêves, les folies, les ivresses, les passions, les bateaux, les oiseaux dans leur vol. S'estompe la vie, pleure l'émotion, tympan vrillés de douleur. Les mots meurent entraînant dans leur chute l'immortalité des fictions. Le surplus du sens dénoue les lacets de l'émotion. Une toile de jute collée à la peau, écœurement des racines, des nids, des regards, du mauve, du glauque, des ciels d'azur et des mains de lilas. Un navire de glace fond sur un bras d'outremer. Tristes orgasmes des ventres. Pigeons voyageurs bagués d'océan. De Bagdad à Nagasaki, aux angles de la terreur va coller tes mots doux.

M.M.

Hésitante – Elle –
Jaillit

Faut bien !

Filet informe
Se jette, se retire, s'éteint
S'enfonce
Retrouve sa place tue
Terre

S'abreuve de mon souffle
Cherche sa place dans l'épaisseur multiple
Vibrante
Ose
Se pose
Explose
M'expose
Curieuse à explorer encore
Filet doré
Bouscule
Solitaire et soutenue
Appuyée et soutenante

Stoppe – cordes ouvertes
Souffle
Son – Blanc

J.V.D.

SON ÉCRITURE

Regards croisés sur un atelier de Catherine Lamagat

Un impossible à dire ?

Je ne sais si l'intitulé de l'atelier était « Ecriture et son », ou bien « son, écriture », ou même « son écriture » (sans la virgule)... Ce dernier m'intéresse parce-qu'il contient l'idée d'une écriture propre - la sienne -, comme si le son était déjà en soi une écriture, quelque chose qui trace, qui « empreinte ». Trace d'un corps intérieur dont l'organe voix serait un messenger.

Il est important dans un tel atelier de parvenir à vivre une sorte de silence (peut-on parler de silence au sein du son ?). En fait, il s'agit de s'immerger dans le son - le sien, celui des autres - et de s'y oublier. Approcher un état particulier. Cet état est évidemment facilité par une continuité de concentration entre les différentes étapes de l'atelier - son, écriture, son, écriture ... mise en commun etc.-, une sorte de respect de ce qu'il se passe et continue d'avoir lieu *entre*, en chacun et au sein du groupe. La qualité de silence égale sans doute la qualité d'engagement dans le son. Revenons à notre *état* : être dans une seule direction et s'y abandonner. C'est un véritable acte de création, un engagement total. L'artiste souvent le redoute autant qu'il y aspire. Il s'y fait peur, s'y découvre, s'y débusque et il est compréhensible que dans chacun des ateliers « son, écriture » que j'ai animé, il y ait eu toujours des peurs, des résistances ou des plongées douloureuses. Mais pour les personnes éprouvant des difficultés à chanter, l'expérience a lieu quand même grâce à l'écoute. D'ailleurs ne faudrait-il pas débiter cet atelier par l'écoute pure ? C'est elle qui nourrit l'émission. Tous les musiciens, les improvisateurs surtout, le disent : le plus important pour jouer, c'est l'écoute de l'autre, de l'extérieur à soi. Je considère même que l'écoute est une écriture.

Dans la description de l'atelier, la dernière démarche sonore a été omise. Il s'agit, tout en produisant des sons, de se concentrer sur sa respiration. Particulièrement ce moment où l'on s'extirpe du chœur pour inspirer. Moment de solitude, de silence individuel, de *perte* du

groupe mais d'écoute du groupe. Moment où le commun redevient singulier, où chacun existe seul hors du groupe. C'est l'expérience du retrait en soi, expérience de l'inspiration avant l'expiration, avant l'expansion, avant la création. Moment où quelque chose lâche et se centre ailleurs que dans l'extérieur.

Le son est aussi une expérience physique. Ces moments sonores curieusement se structurent d'eux-mêmes. Si les corps s'écourent, si les sons s'écourent, ils créent alors un moment musical selon une logique en deçà de toute volonté. La sensibilité de chacun pressent une logique du déroulement au fur et à mesure de son avancée. C'est cette même structure insaisissable mais bien réelle que je tente de faire approcher, je crois, à travers les consignes d'écriture qui sont données : Noter des mots, des sensations, approfondir la perception de nos sensations, de nos émotions, longtemps, longtemps, avant, en toute fin d'expérience, de tenter une articulation de ces jaillissements. Faire en sorte le plus possible que les mots s'articulent d'eux-mêmes. S'abandonner à ce qui apparaît de leur cohabitation, de leur juxtaposition. Approcher une volonté en deçà (ou au-delà) de notre propre volonté, une écriture dont la matière parle toute seule, nous insuffle sa direction - un peu comme le plasticien s'abandonne à la matière qu'il travaille, se laisse travailler, guider par elle, par les sensations qu'elle lui communique.

Un mot, que va-t-il recouvrir si trop vite j'y inscris ma volonté toute imprégnée de culture, de quotidien, de social ou de provocation plus ou moins convenue ? Un son, que dit-il déjà ? Ce son comme ce mot avancent dans l'épaisseur de nous-même, dans un présent propre à chacun. Ils s'extirpent, si on veut bien, de l'horizontalité du discours, de l'existence, pour cheminer dans la matière de notre être. A nous de prolonger le voyage, la sensation, le ressenti, en étant à l'écoute de ce que provoque la traversée. A nous d'approcher « *un impossible à dire* », mais de le tenter quand même, et au plus juste, au plus humble de notre être.

Dans un tel atelier, le choix des mots pour toute consigne donnée me semble d'une importance capitale (comme dans tout atelier sans doute). Il ne s'agit pas de dire (comme cela est rapporté dans le descriptif du déroulé de l'atelier), « un peu plus fort » maintenant. Il me semble avoir employé l'expression « donner plus de son », invitant ainsi à un engagement, à un don. Cet atelier est pensé dans l'esprit de

création : inviter les personnes à investir un lieu-son, à s'investir eux-mêmes. C'est donc à chacun de trouver les moyens de donner, de se donner. Certains vont oser plus aigu, explorer dans le grave, dans la qualité du son... l'intensité n'est pas l'unique direction d'évolution. Il s'agit d'interpeller chacun sur ce qu'il a à *mettre en œuvre* pour œuvrer.

Ce lieu-son investi est présent dans la pratique de certains artistes. C'est un art de l'improvisation qui trouve sa création en même temps que sa résolution dans l'instant. Musique inédite, unique et non reproductible à l'identique. Cette pratique peut être poussée bien plus loin, elle devient alors une véritable exploration de la vibration : la rencontre de certains sons provoque des vibrations étonnantes que l'on perçoit de façon auditive et physique. On peut *éprouver* la vibration (d'où malaise parfois pour certains) provoquée par le frottement des sons très proches, presque identiques, les sons éloignés provoquant des vibrations plus larges, moins éprouvantes.

Quant aux textes nés de cette expérience, je note des thèmes souvent présents dans cet atelier-ci comme dans le même proposé ailleurs : grotte, ventre, bois, nature, rapport à quelque chose de primaire (de premier ?), d'archaïque. Je relève également le recours aux couleurs pour qualifier les sons ainsi que les paradoxes calme/tempête, harmonie/douleur. Les extrêmes se rejoindraient-ils dans le son ?...

Je termine par le début (!) en livrant un texte écrit dans le but de clarifier l'esprit de cette démarche avant de la proposer: « Elargir le temps qui précède l'engagement dans l'écrit - l'instant *entre* soi et le moment de l'écrit -. Dans ce temps, chacun émet un son, le tient, respire à son rythme avant de se refondre dans la masse sonore du groupe. La voix est simple, peu puissante. Le son nous porte, nous engage, nous agit. L'écoute est densifiée et permet l'exploration de notre capacité de perception, de ressenti, de mémorisation de nos impressions. Le travail écrit tentera d'approcher l'expression la plus authentique de notre ressenti. Par petites touches d'abord. Non structuré. C'est en fin d'atelier seulement, après avoir ouvert par trois fois ce moment *entre* qu'il prendra une forme définitive plus élaborée ».

C.L.

éprouver le corps
le parcourir en densité
puis revenir
du secret des embouchures

trouver l'exil
les formes clochardes
l'état de permanente transition

graviter
dans les couches aériennes de la chair
jusqu'à la résonance du végétal

C.L.
(extraits de « *Infinif* », 1998)

DU REGARD A L'ÉCRITURE

« Regards croisés » sur un atelier de Martine Meillon

Le projet de cette proposition d'écriture a été suscité par ma façon de penser l'Atelier comme étant un lieu *Ouvert*, et dans le mot ouvert j'entends le sens d'ouverture, de *Réceptivité* à ce qui vient du *Dehors* et le sens d'ouverture depuis le *Dedans* vers le *Dehors*, avec l'accompli possible, la préparation, l'organisation de ce qui sera manifesté c'est à dire l'*Écrit*.

Dans la notion de *Dehors*, j'entends des relations avec l'*Extérieur* dans tous les sens possibles et dans la notion de *Dedans*, la relation aux espaces intérieurs de chaque Sujet.

Toutes les personnes réunies en atelier avec le but d'écrire partagent, me semble-t-il, un Passage dans une « *Saison Extérieure* » commune mais qui entre en résonance avec « *la Saison Intérieure* » intime de chacun. . .

Le choix d'ouverture vers le *Dehors* s'est porté sur une exposition de photographies en Avril 2002, à Bordeaux : « *Itinéraires de Photographes Voyageurs* »

L'idée étant d'un Aller à la rencontre d'un événement culturel de la ville et qu'il y ait en retour une écriture en atelier. Cette trace écrite, portant la possibilité d'un échange avec l'artiste, pouvant participer à la mémoire de demain et en tout cas témoignant de la réceptivité actante des spectateurs.

Les sites de cette exposition étaient nombreux : trois ont été retenus. Les visites étaient gratuites.

En faisant ce choix d'*Ouverture*, j'avais l'idée d'un travail d'approfondissement du regard.

Regard de chaque participant croisant le regard du photographe.

Regards croisés des participants

L'écriture se faisant dans un second temps, il y avait une durée où pouvait s'élaborer la trace de la visite.

Les visites se sont déroulées un peu sur le même mode. J'avais été en reconnaissance. Comme il y avait plusieurs expositions sur le même site, j'ai proposé de limiter à une seule exposition. Dans un site où l'exposition était unique mais copieuse, j'ai proposé que chacun s'arrête devant le panneau de son choix (chaque panneau rassemblant des photos d'un même pays). Cette contrainte me semblait nécessaire pour que chacun puisse « *vénérer sa Réceptivité* ».

L'écriture en atelier.

Chaque exposition retenue a suscité une écriture.

- La première proposition est partie de l'exposition située à la Salle Capitulaire Cour Mably : « *Cuba, La Havane* » de Jean-Pierre Favreau.

L'atelier s'est déroulé d'abord avec un temps de paroles partagées, à partir de notes, des souvenirs, des traces avivées, puis vint le temps d'écriture. Il en sera ainsi pour les autres ateliers.

J'ai proposé comme consigne d'écrire « *Autour de la Ville* », de cette ville telle que le photographe la donnait à voir et telle que chacun en lisait sa vision. Mais cela *sans nommer* - La Havane – L'exposition m'avait semblée *énigmatique* et j'avais l'idée que par cette consigne – oublier volontairement le nom de la ville – à partir des images du dehors, des résonances pourraient s'ouvrir dans des espaces intérieurs plus profonds en chaque participant.

Il me semble que la lecture des textes a montré l'extrême diversité de chaque vision et des genres d'écriture.

- La deuxième proposition est partie de l'exposition située à l'Espace St Rémi : « *Douro, journal des éléments* » de Dominique Merigard.

J'avais choisi comme consigne – en relation avec mon ressenti devant les photos – d'écrire selon la forme poétique de *Haiïku* (forme déjà travaillée en atelier).

- La troisième proposition est partie de l'exposition située à la Bibliothèque de Bordeaux Mériadeck : « *Around the World* » de Luc Chessex.

Lors de cette visite, j'avais proposé que chacun fasse le choix d'un panneau et se recentre plus particulièrement sur deux ou trois photos.

Une première consigne a été d'écrire un texte suscité par les deux ou trois photos retenues.

Une deuxième consigne a été de faire émerger à partir de la lecture de ces textes un thème propre à chaque texte et, à partir de ce thème, laisser aller l'écriture en introduisant un dialogue dans l'écrit final.

Il me semblait qu'il y avait une expérience intéressante dans le fait que chacun repère un fil tiré à partir des images dont il avait fait le choix pour les premiers textes.

A chacun, peut-être, de faire s'il le désire une lecture métaphorique de l'Aller dans la Ville et de Retour en Atelier et, peut-être aussi, d'ouvrir une réflexion reliant *Regard* et *Adossement*.

M.M.

Une ville désolée.
La terre s'est figée
Sous le ciel absent
Pas un brin d'herbe
Entre les pavés disloqués
Pas une feuille au branchage d'un arbre
Pas même une promesse
Au pied d'un cyprès chauve
La terre en mal de ciel
Retient la levée des petites racines.

Noires sont les fenêtres.
Un enfant solitaire pose la main sur son bras
Une femme porte une robe d'inespoir
Un homme a le dos triste
Ils voient partir un navire.

La terre n'a pas tremblée comme à Pompéi.
Des nuages ont obscurci les cœurs
Le froid a glacé les mots
Les mains sont tombées de la bouche
Les jours ne tissent plus de la dentelle.

Un poète s'est levé
D'un cercueil fait sur mesure
Il a repris sa plume.
Au fond de l'encrier
L'encre s'est mise à couvrir
Amoureuusement.
En levant la tête
Portes ouvertes
Tous voyaient le ciel
Le poète et le peuple.

M.M.

DU REGARD A L'ÉCRITURE « Regards croisés » sur un atelier de Martine MEILLON

Des visites au centre de Bordeaux pour soutenir et renforcer l'écriture, telles des déplacements à travers l'objectif d'une caméra de métier, furent un étayage de mon écriture par le regard³. Lors de ces périples, nous avons d'abord déployé les champs mécaniques, spontanés de l'œil sur les objets ou images au cours de nos rencontres, puis développé au-delà des photos une autre dimension de la vision, à la fois proche du support et très espacée, dessablée de l'atmosphère renvoyée par les clichés.

Je retiens de ces journées, l'échelonnement d'une écriture sur trois moments, une sorte d'écriture en gradins : ce fut une manière d'asseoir nos récits.

Il y eut, pour moi, à chaque visite, un insupportable moment, désagréable, dérangent, peut-être de trop plein. Cette profusion d'instantanés qui déroulaient l'histoire d'un instant dans un cadre très précis, déclencha en moi une sensation d'étouffement (les images en noir et blanc n'étant pas une vision de mon milieu quotidien) ou répercussions portant intimement d'autres images ? Était-ce une résistance ? Et il m'a semblé judicieux pour gérer ce trop perçu de procéder par élimination, c'est à dire : arrêter de voir, de regarder, m'écarter, prendre une distance, car cet accablant me collait à la peau et provoquait une sorte de combat intérieur, un refus d'aller plus loin dans l'espace d'exposition.

Dans chaque exposition, après avoir dépassé une série de photos, j'ai collecté des notes d'après ce que je voyais ou entendais dans notre groupe triangulaire, réactions entrecroisées, rires, réflexions drôles ou philosophiques. Le regard de l'autre déclenchait une attention accrue à un angle qui avait échappé à ma lecture. Ce collectage de mots est un support très important pour moi parce qu'il représente un aide-mémoire et des soubassements à mon imagination.

De retour en atelier, j'ai fait un tri, puis une matrice à mes fragments de texte qui ont servi d'étriers au texte définitif.

La dernière proposition étant d'écrire un dialogue, j'entrai dans le récit. Je façonnai à partir d'une seule photo de l'expo de Luc Chessex, un sketch entre

³ Voir l'article de Martine Meillon pages précédentes, sur les consignes et le déroulement de l'atelier, à partir de visites d'expositions de photographies dans Bordeaux.

un buffle et un chameau et y cherchai un titre qui rappellerait les photographies : « *Instantanément vôtre* » Il me restait encore à lustrer mon écriture, ce que j'ai fait seule à seul devant l'écran de mon ordinateur.

« Frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui »

Montaigne

Textes travaillés en atelier à partir de l'exposition « Itinéraires des Photographes Voyageurs » de Luc Chessex présentée à la bibliothèque de Bordeaux Mériadeck comme suit :

Luc Chessex (Zurich / Lausanne), fasciné par les images des villes inconnues, foules, lieux, aventures, rencontres. « Tous passagers d'un même navire voguant vers un destin commun » Un regard incisif, impitoyable. Immobilité / mouvement / odeurs / bruits.

Contradiction, lucidité. Odeurs sublimes / abjectes. Foules paisibles / bruyantes.

Solitude sur un mur

Un homme seul, assis sur une murette. Un rassemblement sombre de pigeons picore à ses pieds. Une rue en pente. Ville floue derrière lui. Murailles grises. Des pans de muret fièrement restés debout, comme un malentendu, des murs fraîchement repeints de caricatures dansantes. Lumière du jour diluée.

Suspendu entre ciel et terre il baisse la tête. Il semble que ses semelles soient de plomb. Juste au-dessus de lui, un vol de goélands. Enroulé autour de ses pensées il paraît indifférent au mouvement des grandes ailes blanches qui le frôlent.

Dans l'entre-deux, dans l'attente, il y a des décisions à prendre.

Rester assis sur ce mur tandis que des ramiers quêtent une miette ou libérer le poids de ses sandales, choisir l'aventure, suivre les goélands.

Laisser le vent soulever ses ailes, soutenir le poids de son corps. Pas prêt pour le départ.

Rêves de buffle

Un jour sous le grand soleil, un buffle en solitude dans les steppes regarde passer un dromadaire de fière allure, la tête haute, petites oreilles pointues, le museau face à l'immensité du paysage. Tu as beaucoup de chance de pouvoir voyager, soupire le ruminant aux longues oreilles basses. Pas réguliers, pas cadencés, je traverse le désert en aller-retour. Je suis en droite ligne le chemin de rails tracé dans la poussière, répond le coureur du désert.

Rêves incertains qui ne sont que désirs.

Tête-à-tête

Descente dans les abysses bleus de l'océan. Un tunnel d'acier et de verre. Un cétaqué approche. Un dialogue s'engage dans les profondeurs, une sorte de face à face muet. L'enfant cherche une réponse dans le silence des fosses de la mer. Les regards d'enfance émoussés par le passage du temps sont des instantanés, des balbutiements, des mélodies de la mémoire. Autant de miracles échappés aux ravages, happés d'une forêt surgie d'un rêve où l'on s'enfonce. L'homme cherche une réponse. Il pourfend la mémoire flash qui ruine la lumière. Tous les capteurs aveugles, archivés sur pellicule, gourmands en énergie, renvoient les images d'un film noir d'une densité que le temps sédimente.

« Instantanément vôtre »

Le soleil était haut dans sa course et ses rayons acérés. A l'ombre d'un baobab aux fruits juteux se reposait l'un de ces mammifères à longues cornes arquées. Le buffle mâchait sans précipitation, brisait, de loin en loin, du plumet exaspéré de sa queue, les farandoles bruyantes des taons voraces.

Le bovidé perçut un martèlement sourd provenant de la savane. Il déploya une oreille, ouvrit un œil. Un nuage de poussière rousse fluidifiait la chaleur. Était-il possible de se mouvoir par cette canicule, suffoqua le mammifère ruminant ?

L'intrus approchait à vive allure. Le bœuf tendit le cou. Un chameau ? Ici ? A cette heure blême de lumière ?

Il ne passait pas grand monde dans ces vastes étendues et, ma foi, il était très questionneur. Aussi, lourdement, fit-il l'effort de se lever. Ne tenant pas à épuiser inutilement sa voix, il attendit que le dromadaire soit un peu plus près pour lui demander :

- Eh, cow-boy, où te promènes-tu en cette saison ? Tu toises le désert ?

- Je traverse le désert.

- Tu ne rencontreras pas d'oasis à moins de dix kilomètres. Tu risques d'avoir soif. Arrête-toi à l'ombre de ce baobab. Il y a de la place pour deux. Ça te dirait pas un menu sympa ? Tu as des victuailles sur place, et moi comme compagnie.

Sans beaucoup ralentir son allure, le coureur des grands espaces, à l'œil bordé de longs cils, lança par-dessus son épaule :

- Puisqu'il existe, je dois le traverser.

- Les petites virées sans équipage ! Tu ne trouves pas le temps long ?

Le coureur s'immobilisa :

- La chaleur ne me fait pas peur. Je regarde droit devant moi vers le Grand Erg. Je prends plaisir au mouvement pur de mes muscles. Je tire la force de la terre, le sol tremble sous la vitesse de mes sabots qui sont nés pour courir, mes narines frémissent quand je hume l'eau rare. Ceux que je rencontre, comme toi sous ton baobab, ne m'intéressent pas. peux-tu me dire ce qu'ils attendent de la vie ?

- Tu es glamour malgré tes yeux rougis par la poussière. Je sens ta sensualité à fleur de poils. Ton corps est en transes, animé de frénésie, comme une manifestation fébrile de tes longues jambes. A courir comme cela, tes sabots s'useront. Il faut protéger ses sabots.

- Buffle, usure ou cornes, les sabots supportent tout.

- Les dangers des mauvaises rencontres, tu y penses ?

- Cela se peut. Quelquefois. Mais, buffle, tu risques autant que moi à rester immobile sous le baobab !

- L'inconnu me fait peur. Je suis un peu bœuf, tu sais, et j'aime la douceur. Ma placidité se stimule à regarder les autres se démener, s'essouffler. Notre espace est le reflet de notre vie. Une question d'option, choix ou individualité. Je me délecte de chaque seconde. Tu comprends ? Le flou d'un mouvement de lumière lorsque le vent secoue les feuilles, le liquide doux du fruit mûr, se frotter au tronc, tout cela, cow-boy, c'est mon univers.

- A chacun son église, répondit le coureur de la pampa.

L'un et l'autre, à leur manière, naufragés du temps suspendu, se mesuraient au désert, cette capsule translucide de la planète.

- Ici se trouve l'espace de mes rêves !

La ligne d'horizon engloutie, le crépuscule célébrait la nature. Les vents du Sud avaient chassé la canicule. Entre les cornes du buffle une ride traçait un profond et étrange vide proche du désarroi.

- "*Le corps et l'esprit ne voyagent pas toujours ensemble*", dit encore l'avaleur de kilomètres en citant son maître.

L'infini ne laissait aucune neutralité à cette terre récitée à mi-voix.

L.M.

COMMENT J'ÉCRIS ?

Les images arrivent spontanément avec des cohérences à la logique déguisée.

Elles pressent à être écrites – non pas décrites – L'écriture se fait pont. Le même pont que moi entre ces visions internes et vous, lisant(s).

Parfois avec les idées d'autres images qui ont désir de s'y intégrer (et non pas par association d'idées) les mots venant les raconter se font gigognes et conteneurs de plusieurs mémoires à la fois.

Ce texte est un paysage à observer. Essayer de comprendre est très différent de se laisser imprégner. On ouvre seulement les sens. Les yeux, mais lire avec les oreilles, le cœur, le corps. Tout doit devenir clair si l'on s'essaie simplement à la lecture. Pardon, ce n'est pas un mode d'emploi, surtout pas ! Le cerveau tourne toujours, quoi qu'on en dise, mais l'écrivaine que je suis tente par survie d'écrire un maximum sans lui ! Si c'est in scandale, tant mieux, écrivez-moi !

Dans l'émotion et dans l'affect, lorsqu'on est submergé, l'intelligence fout le camp, paraît-il...

Le profond de nous peut alors se faire connaître et nous rendre seule vibration singulière.

En voici une ...

Un sac ouvert qui ressemble à un canapé dévore l'horizon et décide le ciel offrant quelques cumulus sur/à une mer de trèfles. C'est le mien !

De mire aux pois à tombe où que tout au moins si plus est, sont quelques dérives de migrateurs à ailes, entre le même Hans et la diurne festivité dont nous nous échangeons les échos. Oui, à dire vrai, qu'en pense Hans ?

Sur les balançoires de nos ennemis qui juraient, tout Hans qu'à mon tour s'il en fut, permis de pêche inclus, tenant bien serrées les cordages pendues, le menton au ciel pour ne pas fuir aux nues, oui les poissons dans les chênes, (incongrus ?), que d'autres maillons resserraient sous leurs ouïes/ et le chant des arbres s'avouait accompli / dans le vent suintant la pâleur de nos mains découpant les branches de bouts coupables d'hameçons se découvrant sous nos ongles plus coupables qu'un matin, nous jouions.

Les chéridoines en ces vallées obscures nous montraient le chemin pourpre de nos aïeuls et faits. Les sojas rompus vermeils et transformés jusque dans les souvenirs léchaient nos ardentes caries d'un air distrait.

Et toi, sur ce chemin de sables et de pierres rougies tu soufflais à bras le corps les refrains de nos vies, torsadées en A.D.N. vers l'infini. Les frezzias séchés de tout leur blanc nacré sans relief tiennent encore la route malgré le poids d'une année de poussières. C'est bien la preuve chancelante que tu m'offris des fleurs, un retour de montagne. Le chêne liège me dit de tout son corps meurtri qu'il en déboucherait bien un, caisson de bouteilles. Moi j'en boucherai par centaines, par myriades quelques bons pétillants de tes yeux ravalés par l'ivresse.

Et tu détournes le regard loin de l'écho qui te
regarde, lu

Alors mes muscles se souviennent de la froideur des bancs de fer quand nous nagions dans le parc, tels de lourds oliviers chargés d'épines. Tout de bois blanc vêtue, je courais vers ton rêve en en saisissant la crinière entre le creux de mes genoux - et nous régaliions nos peines de drames non vécus, ceux dont nous avions si peur.

Enfouis sous des masses de bruyères, de la fougères plein les narines nous secouions nos fringales, et l'eau tarie des sources mortes nous déssoiffait à peine tant le volcan de nos gosiers lavait sa crache.

Le cou dans la tombe nous étions neufs, les vipères ululaient chaque ancien secret. Nos bras se touchaient sans heurt, mollement, les saules trouvaient ça drôle, tout dans la courbe nous étions veufs.

Gris herbe et groumillou sur les pavés torsadés nous tenions nos mains ténues en pogne-réverbères ainsi fond fond fond l'hameçon chocolaté et nos yeux fourbes s'ensorcellent.

Au pas droite-gauche-droite-on-dii-on-dii entre deux matches de rugby mes cheveux poussent et sous la pluie, j'aperçois la lune blonde faire semblant de me ressembler.

B.K.

COMMENT J'ÉCRIS ...

Autour de la table une double poignée de femmes, cœur, carreau, pique et fleur de trèfle se pourléchant les babines. Un homme, rarement deux.

Sur la nappe de l'amitié et de la gourmandise trônent des désirs inassouvis d'écriture. Des allumés de poésie et de pédagogie tirant leur charrette à hue et à dia ! Entre le cadavre inerte et glacé de la dernière revue et les difformités de l'embryon à venir. Tous prêts à décrocher leurs flèches sur le premier gibier. Aboyeurs, rabatteurs, pourvoyeurs, rabatteurs, renifleurs, détecteurs, ramasseurs. Dans toutes les directions en désordre une sorte de chasse à courre ou au trésor se déploie sur la toile de fond de l'agenda qui battra le rassemblement empêchant trop de dispersion. Combien de fois chacun d'entre nous a-t-il pu se poser les mêmes questions ?

Récurrence du bruit pour la battue. Les griffes de l'urgence étranglent le cou du temps.

Je suis rentrée trop tard... Fermer les yeux très vite pour courir après le sommeil manquant. Sous mes yeux fatigués la musiquette atroce et le son des jeux vidéo, blocks.

Une phrase construit en rouge un horizon mural.

« Le vide maçonne les mots. » La phrase se retourne sur elle-même et moi aussi prise dans son mouvement. Je m'efforce de la faire taire. Compter des briques, non les mots, des briques creuses, le vide découpant des trous carrés brut et rouge. Maçon attelé à une tâche laborieuse. Impossible de continuer à écrire comme ça, pauvre femme, il te faut apprendre à surfer sur la crête des non-savoir pour être à la pointe de ta vie. Tant pis je rallume et je vais m'autoriser à écrire une dernière fois. Flirter avec l'idée de l'ultime pour tromper cette putain de feuille, sa fausse virginité et les rêves faciles d'endormissement. Demain soir j'irai faire du roller sur les quais. Bordeaux, cette ville trop longtemps engourdie que je peux enfin aimer depuis que ses chantiers lui ont mis le ventre à l'air. Deux fois par jour l'océan parcourt des kilomètres d'estuaire pour lui rendre hommage, lui offrir des écharpes de brumes et déposer à ses pieds des colliers de mouettes et de senteurs marines. Puis lentement il se retire laissant se répandre les eaux limoneuses de la belle Gironde.

Blocs pétris de l'argile des souvenirs desséchés que le ciment liquide du présent englue les uns contre les autres les maintenant à peine les uns contre les autres, les uns sur les autres.

Un mur pour continuer à se cogner la tête contre le vide... Ecrire...

MAMMIFÈRES VOLANTS

Mammifère volant dans le corps creux des mots lourd lent
aveugle créature effroyable tout au bord du crépuscule prêt à tous
les flirts frôlement de l'intime caresse du presque rien à peine un
murmure confié à l'aube déflorée une page un lieu de naissance

échos imperceptibles impalpables vibrations reflets inversés
dans les marécages sans fond des miroirs de ces milliards d'autres
pareils à moi la douleur d'écrire une halte un temps mort sur des
chemins impossibles la ressemblance de ces innombrables
presque pareils

j'avance en écrivant un verset manquant appuyé sur le stylet
d'un scribe à l'œil vitreux je m'é gare dans ma propre chambre ma
demeure ma raison ma tour de Babel ma pyramide de vent je
sombre dans des chausse-trappes construites pour perdre d'autres
visiteurs ces chasseurs de trésors ces détrousseurs de cadavres ces
mangeurs de mots

le bruissement inassouvi du mystère des dentelles aux
cathédrales du savoir les pièges vides de mes propres mots au-
delà du silence la musique suspendue de la vie tic-tac du temps
presque muet un ange fragile comme une vie laisse tomber une
plume un blanc un nom qui manque là

juste sur le bout de la langue un souvenir qui refuse ses
formes fluides indomptées se taisent se dérobent s'accouplent se
multiplient engendrent du non-sens je cherche à tâtons dans le
noir oreilles tendues déployées avides des carillons de silence
égrenant une mélodie muette

avant moi le monde sans moi avait des effluves de je ne sais
quoi maintenant l'appel de l'indicible tenaille au creux du ventre
entre deux battements de cœur la soif de l'inexorable toujours
prête à me ravir cette faim dévorante rôde encore et encore à
l'affût jour après jour sans savoir de quoi ignorante jamais lasse

sur l'autoroute des phrases éteintes longue chaîne des
noms multiples de la mort entrecroisée de la litanie des
vivants déclinant leurs identités défaillantes ils inclinent
leurs têtes songeuses sur la langueur pieuse des feuilles
peuplées des infinis trop pâles de l'absence

demeures discrètes de tous les inachevés reflets des
éclats bancs d'un phare lointain rayons intermittents de
l'insondable à califourchon sur leurs roseaux taillés
semblables à une chauve-souris ils quittent les replis de leur
cerveau l'ombre fraîche de leurs caveaux pour répondre à
l'appel sans voix des lisières de leur nuit

renards volants vespertillons rhinolophes grands murins
noctules sérotines bicolores ou communes barbastelles et
vampires oreillard roux ou gris molosses divers nous
sommes de la même famille chiroptères aux émissions
pulsées fœtus ignares blottis dans l'obscurité la magie des
mondes souterrains les envoûtements du silence

originelles matrices chaudes de tous les langages

pour brouter les nuages de l'inconscient nous ouvrons
un court instant nos serres de griffons stupides cramponnés
à de vaines certitudes pour tenter dans un élan hésitant
d'arracher à la solitude de l'être quelques gouttelettes
d'éphémère des trouvailles vacillantes des mots minuscules
insectes malhabiles dotés de pouvoirs sidérants

signes parmi les signes
présages parmi les présages
nos rêves astraux
aux couleurs de nos déboires.

M.M.

LES MOTS EN NOUS

Septembre, CE1. L'école a repris. Je laisse tomber certaines activités de l'an dernier, j'en garde d'autres. Je garde « La pierre ». Dans les textes – nouveaux programmes, ça ne s'appelle pas la pierre, parce que personne n'y comprendrait rien. Ça s'appelle « Vivre ensemble ». Mais dans la classe, les gamins appellent ce moment « la pierre ». C'est la pierre de parole.

Un moment de parole qui a évolué au cours de ma pratique.

Ce n'est plus de la parole sujet ou objet libre. Parce qu'un jour une gamine avait dit à la classe un truc très personnel confidentiel, qui m'avait laissée désespérée, c'était trop tard, c'était dit, ça allait faire le tour des foyers. J'avais décidé que, terminé, je n'instituerais plus ce moment dans ma classe. Et d'ailleurs, pourquoi existait-il, est-ce que je parlais de mes petites affaires personnelles moi avant de travailler, et pourquoi étaient-ils à l'école ? Pour bosser.

Alors, maintenant, la pierre c'est pour régler les problèmes à l'école. Et c'est du sérieux. (J'ai quelquefois entendu des gamins se dire en récré « je vais le dire à la pierre » comme une sentence.) J'engage les élèves à se parler directement, à ne pas simplement être dans la plainte, mais à formuler leur demande, à trouver des solutions réalistes.

La pierre, c'est parce que une pierre circule de main en main. Celui qui l'a a la possibilité de prendre parole. Les autres peuvent intervenir sur le sujet en demandant la parole. On règle les conflits. On discute ferme. On ne lâche pas le morceau.

Je remets ce moment dans mon emploi du temps de cette année. Pour la richesse de ce qui s'y passe. En direct.

Un jour de l'année dernière, CE1 aussi, Romain est interpellé. Ça arrive régulièrement.

E (un élève) (La lettre E désignera divers élèves qui ont pris la parole lors de cet épisode) : « Hier, Romain, tu nous as arrosés avec le ballon en mousse. Tu l'as trempé dans la cuvette d'un WC, et puis tu l'as balancé pour que l'eau nous tombe dessus.

(dégoût dans l'assemblée... Romain : le masque... la bouche se tord... Son regard va de E à moi en va et viens... Je ne bronche pas, je me dis que celle-là, il ne l'avait pas encore faite... Je laisse venir)

E : C'est vrai je t'ai vu quand tu l'as fait.

(Romain : bouche et regard idem)

Moi : Romain, c'est vrai ?

R (Romain) : (signe affirmatif de tête)

(re-dégoût dans l'assemblée, chacun imagine la scène)

E (pas la plus sage) : C'est pas bien, c'est sale. Tu aimerais qu'on te le fasse à toi ?

R : (signe négatif de la tête, air contrit style je-ne-le-ferai-plus)

E : Alors il ne faut pas le faire aux autres.

R : (silence)

Moi (les cours de morale sont toujours d'un ennui...) : Je crois qu'il le sait.

R : (silence)

Les autres : (silence)

E : Mais pourquoi tu le fais, alors, puisque tu sais que c'est pas bien.

R : (silence) (Il n'a pas encore ouvert la bouche)

Moi : Peut-être que ça il ne le sait pas.

R : acquiesce.

Moi : Et vous ? Si un enfant dans une école plongeait un ballon-mousse dans les WC, puis arrosait les autres avec, vous diriez qu'il le fait pourquoi ?

Les doigts se lèvent rapidement :

E : Pour se venger, parce qu'ils ne veulent pas jouer avec lui.

E : Pour se faire remarquer.

E : Pour se faire gronder.

E : ... (encore 2 ou 3 autres réponses)

Moi : Romain, tu as entendu ces réponses, est-ce qu'il y en a qui te paraissent justes ?

R : (prend la parole pour la première fois depuis le début de la séance, très vif et sans hésitations) Oui, les trois premières.

Un temps.

E : Mais, Romain, pourquoi tu veux te faire gronder ? Tu peux te faire remarquer en faisant des choses bien !

Et R, du tac au tac, comme une explosion : Mais non ! Quand tu fais des choses bien, tu te fais pas remarquer !

Moi : (j'entends le message sur mes interventions négatives en classe)

E : Mais si, quand je joue avec E et E et que je suis gentille avec elles, elles me remarquent !

Moi (voyant un gros doute dans les yeux de Romain) : Romain, vérifie auprès de E et E.

R : C'est vrai que vous la remarquez ?

E et E : Oui !

R : (grand sourire jusqu'aux oreilles, des yeux comme s'il venait de voir une soucoupe volante non répertoriée)

Moi (aux autres) : Oui, Romain, lui, il croit que pour être remarqué, il faut faire des bêtises. (à Romain) Peut-être, aujourd'hui, tu peux essayer autrement. Tu verras si ça marche.

Dans les journées qui suivent, j'ai pris soin d'appuyer le positif de ce qu'il faisait, en lui disant que je *remarquais* qu'il avait bien cherché, ou que je trouvais qu'il se faisait *remarquer* par sa belle écriture. Sourire entendu jusqu'aux oreilles.

Je me souviens de ça. Plusieurs mois après. Et d'autres moments intenses où tels gamins qui se battaient souvent ont terminé l'année heureux d'arriver à jouer ensemble, heureux pour soi et pour l'autre. Je ne l'oublierai pas. J'ai appris moi aussi. Ces moments sont des moments vrais de communication, de démocratie. C'est prendre sa place avec ce que l'on est. Se confronter aux autres. C'est du respect. C'est avancer pas à pas. Passer des contrats, à échelle respectable. C'est long, ça peut paraître dérisoire. Mais quelqu'un que je respecte profondément me rappelait un jour que la vie n'est faite que de petites avancées. C'est ça, la pierre, des avancées de fourmis, de la construction de soi.

Et la poésie à l'école... Est-ce important, ça aussi ?

J'en reviens à la pierre.

Un jour de cette année-là, Clémence au moment de la pierre prend la parole. Elle a peur de leur dire ce qu'elle a à dire. Elle respire et se lance. Elle dit qu'aux récrés, elle se sent seule. Qu'elle a peur que personne ne joue avec elle. Parce qu'elle est nouvelle dans l'école. Parce qu'elle est souvent absente.» Elle a peur, elle se berce par un balancement du corps pendant qu'elle parle. Mais elle leur dit. Et elle répond à leurs questions : « Mais pourquoi tu manques l'école ? T'es malade ? Qu'est-ce que t'as comme maladie ? » Elle explique, je crois qu'elle est contente d'expliquer. Bon, à la fin, elle se demande comment elle va faire parce qu'il y a dix mille élèves de la classe qui veulent jouer avec elle. Elle rit. Eux aussi. Ça nous fait des gouttelettes de bonheur.

Cette année-là, je faisais régulièrement des ateliers-écriture dans ma classe. Michel est intervenu trois fois. Lors d'un de ses ateliers, Clémence a écrit une poésie-conte.

Un bouc à trois cornes

Sa première à vœux

Sa deuxième à soucis

Sa troisième à bonheur

Le plus souvent il se servait de sa corne à bonheur, parce que ce bouc voulait être heureux

Et comme il pouvait faire des vœux il en faisait tous les matins

Hélas, ce bouc avait aussi une corne à soucis, ce qui l'empêchait d'être heureux

Un jour le fermier décida de l'amener chez un scieur de cornes

On lui coupa la corne à soucis, et il fut heureux avec ses deux cornes.

Plus tard, chez elle, Clémence a continué à écrire. Quand j'allais la voir, elle me disait « Qu'est-ce que tu fais en ce moment dans ta classe ? » Je lui parlais atelier-poésies et arts plastiques. Elle a voulu en faire un sur la couleur. Elle a choisi le bleu. Elle a fait une composition avec divers bleus. Et une fleur. Violette.

La poésie à l'école.

Pour qu'un verre

d'Apollinaire

se brise comme un éclat de rire,

pour qu'un ours rêve rouge-féroce au fond d'une forêt,

pour les cornes qui ne veulent pas s'en aller.

D.S.

CEUX DU CHATEAU

Je disparaissais depuis tellement, depuis avant encore, depuis moi. J'étais toujours à l'orée de la vie, toujours prête et vaillante et chaque jour la vie me disait recommence ton même travail, te lever, te coucher, et ce que tu mets au milieu. Je n'ai jamais été bien différente des autres, le mot pourquoi était cousu au fond de ma poche avec un mouchoir d'enfant par-dessus. Je n'en ai jamais voulu à personne. J'avais mes pieds qui touchaient à ce point le sol, je ne le savais plus. Les autres pareillement se disaient recommence et ils recommençaient. On se croisait sans être proches, on avait des mots de rien. On ne se cherchait pas. Mais toi tu viens et tout au bord j'écoute, et j'essuie de mes actes la poussière et mes mains et mes yeux te disent
mais où, mais alors, mais qui, mais va-t-en, mais arrête, mais jusqu'où, mais avant, mais pourquoi.

Ce qui t'est demandé avec une délicatesse suprême, c'est l'acceptation des outils à couper et à compter. Ce qu'ils exigent de toi, c'est d'agiter ton chapeau d'une main, tenir la grande échelle de l'autre et crier oui, oui au trône, oui au meilleur des rois, oui sans murmure désordonné. Et rentrer pour la bière et les rots. Croire à ton petit territoire. Et te tapir dans les filets qui entourent les filets qui font taire ta bouche. Aller dans les autres territoires et rire avec les autres des autres et rester en arrière de toi.

Maîtriser tes nécessités. Parce qu'ils t'aiment tous si fort, et l'amour virtuel c'est quand même l'amour. Confiance en leur amour papier signé, leur sincère certainement, assurément, allons voyons. Sans un mot se plier jusqu'à en être nain séché par les heures de biais. Main coupée malencontreusement dans une perte de perception. Mais

est-ce que les petits territoires sont vraiment la terre ?

SORTIR DE LA CAVERNE POUR ALLER EN POÉSIE

Les lignes qui suivent font écho à la construction en cours d'une expérience pédagogique intuitivement mise en œuvre dans un centre de formation depuis septembre 2002. Cette expérience repose sur la conviction des relations étroites qu'entretiennent philosophie et poésie.

Je n'ai pas souhaité ici rendre compte de la pertinence de telle ou telle démarche et de l'adossement indispensable entre pratiques et théories mais plutôt retrouver les premières traces, le cheminement qui précède humainement cette tension qui conduit à la nécessité de prendre le risque de s'engager dans une nouvelle expérience et qui nous fait soudain dire : faut que j'tente ça !

Une pratique construite, c'est le résultat de l'adossement réussi entre théories et pratiques. Une pratique en construction, c'est le témoignage d'une audace soudaine, l'acte fondateur qui anime la démarche et la précède, l'histoire de sa provocation.

Ils sont chômeurs ou en emploi précaire, repérés par les CLI (Cellules Locales d'Insertion) comme publics peu ou pas lettrés et demandeurs de remise à niveau.

Ils ont décidé de prendre la parole, le pouvoir par l'écriture. Pour cela, ils se sont inscrits sur un dispositif permanent de formation, qui n'ouvre droit à aucune rémunération, avec cette conviction prégnante qu'écrire leur permettrait d'améliorer leur situation professionnelle et/ou quotidienne. J'interviens sur ce dispositif à raison d'une demie journée semaine pendant trois mois. Parallèlement, ils suivent une formation en français et mathématiques, dossiers individuels et exercices à trous.

Dix personnes se sont inscrites sur l'atelier. Le plus jeune, Steage, a 22 ans ; Lucien, le doyen du groupe en a 55. Ce sont les deux seuls représentants masculins. Le reste du groupe est constitué de femmes de plus de 40 ans. L'une d'entre elles est sourde.

Six nationalités sont représentées : Algérie, Bénin, Comores, France, Maroc, Sénégal.

J'ai pris soin dès la première rencontre d'ouvrir un carnet de bord et de demander à l'un d'entre eux de noter les différentes étapes de nos questionnements et les réponses fermes ou esquissées par le groupe. Ce carnet, nous l'appellerons désormais entre nous *Carnet de Voyages*.

Première rencontre

A votre avis, on fait quoi dans un atelier d'écriture ?

- Ben, on écrit.

- C'est-à-dire ?

- On apprend à bien écrire.

- Et c'est quoi bien écrire ?

- C'est écrire bien. Faire de belles lettres, de bonnes phrases, écrire sans faute, écrire droit en suivant les lignes, écrire un courrier sans avoir besoin de relire, écrire et pouvoir se relire, écrire sans avoir besoin de personne...

Au travers de ses réponses, je sens la température du groupe. Chacune de ses préoccupations témoigne d'un rapport de la personne à l'écriture plus ou moins régulier ou familier mais chacune s'appuie (s'adosse ?) sur une représentation de l'écriture partagée, l'appréhension de l'écriture.

Cette appréhension : la maîtrise orthographique, la langue qui se donne à lire sans faute dans toutes les administrations qui jalonnent le quotidien. En ligne de mire, la lettre angoissante au patron, la lettre d'embauche comme une menace, la responsable de la mise sur la touche, de l'abandon. La langue maîtrisée de l'adulte pour ne plus avoir à demander à son enfant de lire le courrier, pour rester référence absolue du savoir et de l'autorité, pour apprendre à se passer de la voisine, pour se fondre à l'autre et se sentir partie prenante d'une société dans laquelle un des symptômes de la réussite est de n'avoir besoin de personne : réussir son isolement.

Plus tardivement, d'autres réponses émergent :

- Ecrire bien, c'est savoir traduire sa pensée, se faire comprendre par l'autre.

On frappe à la porte. Steage se présente, une excuse de retard en sourire.

- Ecrire bien, c'est cool pour les chansons.

Aïcha réagit aussitôt.

- Ha ouais, y a aussi les trucs comme les récitations !

Moins ils ont été scolarisés, plus la référence à l'école et à sa représentation traditionnelle peuvent être enfermantes. Ils savent, sans jamais l'avoir vécu, qu'apprendre à écrire, c'est d'abord se taper la gamme des a / A / à la pointe crispée du crayon. Ils savent, ils l'ont vu à la télé et sur les cahiers à carreaux que leurs enfants trimbalent dans le cartable.

Ecrire bien ? ... Je relis les réponses notées sur le carnet de voyages.

Ce n'est pas la première fois que j'entends ces mots. Mais, aujourd'hui, ils cognent forts dans la tête, ils me deviennent insupportables. J'ai envie de

gueuler contre ces mots adosseurs de bien des fermetures. J'entre dans cette colère froide, contenue, devant un public innocent.

Ici, je vais vous proposer d'aborder l'écriture non sous son aspect utilitaire mais avec toutes les richesses qu'offre la langue comme matériau de création. On va donc faire appel à l'imaginaire.

J'utilise sciemment un vocabulaire inattendu, souvent inconnu, donc complexe que nous manipulerons tout le long de la formation. En l'énonçant, j'ai remarqué que c'était l'automne derrière la fenêtre. Un moment perdu, je reviens à eux.

A part Steage qui continue à sourire en hochant de la tête, bouches et yeux ronds de l'auditoire. Un moment de crispation. Ne les aurait-on pas trompés sur la marchandise ?

- Mais à quoi ça sert, ça ? Moi, je suis venu pour apprendre le français, je sais pas écrire.

J'ai le texte de l'Allégorie de la Caverne dans la tête et dans les placards. Ce n'est pas un hasard... Je l'ai utilisé l'année dernière dans un contexte très différent, avec un autre public. Par contre, je n'avais pas prévu de le proposer à ce groupe, en ce début de formation, mais soudain la phrase me vient : *sortir de la Caverne pour aller en Poésie.*

- Mais à quoi ça sert, ça ? Moi, je suis venu pour apprendre le français, je sais pas écrire.

A cet instant là, je n'ai pas envie de leur donner à écrire même pas de la poésie. J'ai envie de leur donner à penser. Apprendre, savoir ? Plus de la moitié d'entre eux ont déjà sorti les cahiers. Mais ce qui me serre le bide, c'est de ne pas avoir entendu s'élever les voix de Rose-Marie et Fatiha contre ce consensus général, alors qu'elles avaient suivi l'année précédente cinq ou six ateliers d'écriture. J'avais échoué. Dans leur rapport à l'écriture, je n'avais donc pas su leur permettre de décoller le nez de la paroi.

La dernière heure de cette première séance est consacrée à cette nouvelle interrogation : *qu'est-ce que la connaissance ?*

Après discussion, le groupe produit l'affiche suivante :

- L'ensemble de ce qu'on nous a appris, puis de ce que l'on a acquis tout seul et de ce que l'on est capable de transmettre aux autres

- L'ensemble de ce qu'on comprend
- Elle permet l'évolution
- Elle permet la révolution, la transformation du monde
- Elle ouvre l'esprit vers d'autres connaissances
- L'autre peut nous aider à connaître

Avec des réponses pareilles, Platon n'a qu'à bien se tenir !...

En fin de séance, je les prévient que la prochaine fois nous lirons un philosophe grec qui a tenté de répondre à cette question.

- Elle nous parle de poésie et maintenant elle dit qu'on va lire de la philo et c'est quoi la philo ?

L'Allégorie de la Caverne tisse sa toile.

Interroger la philo, la poésie, le monde... Apprendre en route.

Jamais je ne les ai mis en situation de compréhension de texte. Ce sont les interrogations provoquées par le texte et qui le dépassent, les interpellations d'une personne à une autre, les altercations, parfois, qui ont fait avancer leur réflexion et ont permis ainsi de le lire comme un objet connu dont la parole avait déjà été débattue et pouvait continuer à l'être.

Le groupe a également appris à se connaître. Chacun s'est positionné, a pris des risques, a dû défendre son idée, et faire des concessions... Dans ce temps du texte et des questionnements de l'Allégorie, c'est la construction sociale du groupe qui s'est jouée. On a osé se poser ensemble les questions fondamentales de l'homme, en esquissant des regards, en partageant, malgré soi, des hypothèses qui étayent le monde.

Ellipse sur la démarche de lecture de l'Allégorie de la Caverne.

Cette lecture n'est pas finie. Elle nous habite de séance en séance, elle fait partie désormais d'une référence commune sur laquelle se trame l'identité du groupe. *Sortir de l'obscurité pour aller vers la lumière* : une phrase désormais rituelle, partagée par tous, qui s'échange en œillade complice plusieurs fois par séance.

Et la poésie là-dedans ?

Elle est là, entrain de se dire, entrain de se vivre, loin du stylo qu'on a oublié. En trois séances, seul le Carnet de voyages s'est étoffé. Il est passé par toutes les mains et ressemble déjà à un chiffon plein de vie.

Le premier atelier d'écriture a eu lieu hier.

- *Alors, à votre avis, c'est quoi une allégorie ?*

Affichage des réponses, nouvelles discussions et consensus sur une définition :

- une image inventée qui permet de poser des questions au monde, de se poser des questions sur le monde.

J'inscris la phrase et la colle sur le mur.

J'ai peur.

Sans introduction, je lis des poèmes. Beaucoup. Je m'arrête, on note des mots. Je lis encore. Les vols de mots se font plus intenses. Fin de lecture. Certains d'entre eux sèchent, ne savent pas écrire... aucun problème on leur en donne.

Lucien souhaite intervenir sur des considérations générales sur la poésie. Je l'interromps assez sèchement. J'ai l'impression qu'il ne faut plus laisser d'espace et se mettre en écriture. Chacun y va. Je deviens scribe de ceux dont la parole ne passe pas encore par la main.

Bon, maintenant c'est le moment choisi de donner à lire c'que ç'a a bien pu donner tout ce mic-mac d'entrée en chemin poétique. Les textes de ce premier atelier sont restés oubliés sur un banc du QG des Cahiers. Je me souviens d'une femme aux cheveux de terre bleue, d'un chant d'amour et d'aube... Je me souviens de textes inattendus, de ruptures grammaticales, de je-m'en-foutismes orthographiques ... et de Lucien écrivant son texte comme une liste logique des expressions recueillies... certaines idées ont la dent dure.

Mais tous ces textes, je les ai oubliés sur une planche de chêne... Un signe ?

La publication des textes d'atelier interpelle. Que lisons-nous quand nous lisons un texte d'atelier ? Un texte ? Un texte produit dans son contexte ? Le résultat d'une démarche ? La performance d'un animateur ? La performance d'un auteur ?

Production, résultat, performance...BRRRRrrrhOUuu !!! (1)

Mais l'Allégorie est là qui tisse sa toile entre l'en et l'en-dehors.

Majeur tendu, tête hôte pleine de l'autre.

F.C.P.

(1) Et puis, je viens de lire dans un journal que Sarkozy inaugure aujourd'hui « la culture du résultat qui s'impose à tous » comme thème de la réunion mensuelle sur la délinquance (Propos recueillis par *Libé* du 11/10/02).

Alors quand Sarko parle, je préfère continuer à cultiver mon indocilité.

des troupeaux de bras baissés
le chien sur la tempe dans la peur de l'écho traîne la patte

un pas devant l'autre et
l'autre derrière soi
son dos comme l'envers du décor
devant l'autre
devant l'autre d'abord
et
devant soi

la muraille
de Chine
la nouvelle économie
les parpaings de Berlin
et plus loin

le reflet de ta peau

mâte

avaleuse de lumière

les lignes de la main ont la lenteur des filles du crocodile
elles se souviennent du ciment et des bouches qui ont calibré
leurs cuisses
du pli des figures piqué de certitude
les poings fermés les ongles croisés dans la chair
les mots écrasés aux lobes des lèvres ouvertes
la respiration de l'espace sur les vitres

un visage aux amarres défaites
un visage de draps froissés ouvre les yeux
l'air vrillé du matin tremble sur les paupières
dans l'ombre il oublie de sourire

F.C.P.

COMMENT L'ATELIER D'ÉCRITURE PEUT FAVORISER L'APPROPRIATION D'UNE LANGUE ÉTRANGÈRE

Analyse et théorisation d'une pratique (dans le cadre de la soutenance d'un mémoire de D.U. d'animateurs d'ateliers d'écriture par l'auteur) engagée depuis trois ans dans une association - *Travail Différent* -

La fonction de cet organisme de formation créé en 1982 est de « *comprendre et promouvoir l'insertion socioprofessionnelle des personnes en difficulté* » (travailleurs handicapés santé mentale, jeunes issus de l'immigration, allocataires du RMI...), ceci par des « *actions innovantes d'accompagnement vers l'emploi mises en place de manière interpartenariale.* »

En tant que formatrice, ma tâche est d'animer un « Atelier Illettrisme Insertion », d'en assurer le bon déroulement aussi bien au niveau pédagogique qu'administratif.

Comme son nom l'indique, il s'agit d'un atelier qui reçoit :

- des personnes illettrées (très peu!) (scolarisées en France mais qui rencontrent des difficultés en lecture et en écriture).
- des personnes analphabètes (d'origine étrangère et n'ayant jamais été scolarisées dans leur pays). Elles peuvent parfois s'exprimer à l'oral mais ne connaissent pas la lecture ni l'écriture du français.
- des personnes relevant du Français Langue Etrangère (ayant un niveau scolaire secondaire ou supérieur dans leur pays d'origine).

Les groupes sont chaque fois très hétérogènes puisque sur dix participants, il m'est arrivé de travailler avec des personnes relevant de chaque problématique.

Concernant les personnes analphabètes ou illettrées, je considère que mon questionnement sur l'appropriation d'une langue étrangère les concerne car il me semble que l'apprentissage ou le ré-apprentissage de la lecture/écriture a des analogies avec celle-ci. Les personnes analphabètes que j'ai rencontrées se sentaient réellement « étrangères » face à la langue écrite même si elles en possédaient le code oral. Apprendre à lire et écrire revenait à apprendre une autre langue puisque « on n'écrit pas comme on parle » (ni dans la forme, ni dans le fond). Il s'agit d'apprendre un nouveau code. On est bien dans l'apprentissage

d'une langue étrangère (écrite) puisque les personnes concernées ne sont pas d'origine française. Elles apprennent à lire et à écrire en français qui est une seconde langue pour elles. Pour les personnes illettrées, le problème reste entier avec une différence pourtant puisqu'elles peuvent se sentir étrangères à leur propre langue (du moins à l'écrit). L'apprentissage a eu lieu mais il ne s'est pas fait correctement et il en résulte souvent beaucoup de douleur.

On pourrait s'interroger sur la pertinence du nom même de cet atelier qui n'accueille que très peu d'illettrés comme de la raison pour laquelle les illettrés ne bénéficient pas de ce type de formation... Mais ce n'est pas là l'objet de ce travail.

Il ne s'agit pas uniquement d'enseigner le français mais aussi d'aider les personnes à établir un itinéraire d'insertion personnel ou professionnel et de les accompagner dans ce parcours.

Un des objectifs de l'atelier est l'acquisition progressive par les apprenants d'une compétence de communication que je peux définir comme la capacité à comprendre et à s'exprimer en français dans différentes situations de la vie quotidienne. Il s'agit aussi d'apprendre le code écrit et de parvenir à le maîtriser.

C'est un atelier qui fonctionne toute l'année, sur un système d'entrées et sorties permanentes et qui accueille les personnes pendant deux mois à raison de 24 h 30 par semaine soit à peu près 200 heures pour les deux mois.

Dans cette pratique, je me trouve confrontée à un double questionnement :

- *l'optimisation du stage* : comment faire pour, qu'en deux mois, les personnes reçues aient progressé dans leur apprentissage de la langue de manière significative et qu'elles aient envie de l'intégrer dans une démarche d'insertion plus globale?

- *la réconciliation avec la langue* : pour les personnes illettrées, comment les aider à se réconcilier avec leur langue de manière à accéder à un réel apprentissage de la lecture/écriture ?

Compte-tenu de l'hétérogénéité du public, il m'est difficile d'utiliser une méthode d'apprentissage du français : ce qui conviendrait pour les uns ne serait pas adapté pour les autres. Depuis le début de ma pratique, j'utilise des documents divers tirés de différentes méthodes et susceptibles de servir de supports à mes séquences pédagogiques ; il m'arrive aussi d'en fabriquer à partir d'articles de journaux, de publicités, de photos, tableaux ou de textes littéraires.

En dehors des exercices structuraux nécessaires à certains moments de l'apprentissage de la langue, je demande peu à peu aux stagiaires, à partir de propositions d'écriture, de s'exercer à écrire des textes avec le vocabulaire et les structures syntaxiques qui leur sont disponibles en français. Je me suis rendue compte de l'importance fondamentale de ce type de travail dans l'apprentissage d'une langue. Non seulement, c'était une possibilité pour les stagiaires de réinvestir des connaissances librement et de façon personnelle, mais aussi c'était donner la parole à un public qui en était dépossédé :

- les analphabètes qui instaurent un premier contact personnel avec la trace écrite,
- les illettrés qui ont souvent besoin de restaurer une confiance avec la langue écrite,
- les personnes relevant du FLE (français langue étrangère) qui trouvent une façon de s'exprimer. (Cette raison est aussi valable pour les autres).

Peu à peu, j'ai ressenti le besoin de faire évoluer cette pratique en « allant plus loin » dans la découverte de la langue par le biais de ces exercices « d'écriture libre » (je ne les appelais pas encore ateliers d'écriture) et en voulant en assurer une certaine maîtrise.

S'approprier une langue étrangère

La langue, moyen de communication ?

Pour permettre de répondre à cette question de manière approfondie, il semble nécessaire de répondre à des questions intermédiaires.

Tout d'abord, qu'est-ce qu'une langue ? Et pour comprendre la signification de la langue il faut peut-être remonter jusqu'à la signification du langage.

Les linguistes définissent le langage comme « *instrument de la communication humaine lié à une capacité de l'individu et qui implique l'existence d'un dispositif neurophysiologique : cerveau, mémoire, appareil auditif et phonatoire.* »

En ce sens, est « *la manifestation de cette capacité, en tant que système de signes articulés formant un code admis par tous, c'est-à-dire une institution collective.* » Dès les origines de la linguistique, Saussure parle de la langue en tant que, « *produit social de la faculté du langage et ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. Chaque langue parlée dans le monde recouvre donc cette faculté.* »

Il s'agit d'apprendre un nouveau système linguistique. Pour ce faire, il faut s'en approprier la prononciation, la syntaxe, le lexique mais aussi le codé écrit. C'est un exercice intellectuellement intéressant en soi. Le contact avec une nouvelle langue permet de prendre ainsi conscience des particularités phonétiques, lexicales ou sémantiques de sa langue maternelle que l'on ne percevait pas auparavant. Ce sont des observations que les apprenants sont amenés à faire quand ils entrent en contact avec la langue française mais que le formateur aussi peut faire en constatant des parallèles ou des différences parfois surprenantes avec des langues proches ou lointaines du français. Cependant, apprendre à communiquer dans une nouvelle langue, cela veut dire aussi apprendre à connaître un autre peuple et être capable d'agir dans cette nouvelle culture. Au-delà de la simple acquisition d'un nouveau langage, il est nécessaire d'acquérir une compétence communicative.

On peut citer ici une caractéristique essentielle du langage, c'est celle dont nous parle E. Sapir comme « *la dimension symbolique du langage* ». En effet, outre la fonction de communication, le langage est le mode de transmission privilégié de la religion, du rite et du mythe des sociétés. Sapir affirme : « *C'est par le symbole que chaque groupe marque ses différences ou exprime sa vision de l'univers* ». Le symbole permet de se reconnaître et d'établir des relations significatives. La langue recouvrirait donc un champ plus large que celui du simple outil de communication.

Sapir ajoute que la langue « *réfléchit en substance la somme des éléments qui compose une culture donnée. Une langue fournit une matrice où l'on peut lire l'histoire culturelle du peuple qui la parle.* » On peut dire que chaque mot a son histoire : *toubib*, *kif-kif*, *salamalecs* marquent les contacts franco-arabes ; au sein même du territoire, *goéland* et *baragouiner* nous viennent de Bretagne et entrent dans la langue française au moment où les Bretons « montent » à Paris... On pourrait ainsi trouver de nombreux exemples. La langue est bien un objet culturel dans le sens où elle contient et représente la culture d'une communauté.

Dans cette perspective, apprendre une langue étrangère revient à se sensibiliser à la culture d'une société donnée, c'est-à-dire à son histoire, à ses pratiques religieuses ou culturelles et à ses modes de fonctionnements internes, au niveau des institutions comme au niveau des individus. En cela, n'est-ce pas se recomposer une nouvelle vision du monde et même reconstruire l'image que l'on se fait de sa propre langue ?

Apprendre une langue étrangère est une expérience de métissage : on s'approprie non seulement la langue de l'Autre mais aussi sa façon de voir l'univers et son inscription dans cet univers. C'est une expérience de transformation puisqu'on est obligé de laisser des choses de soi et d'adopter des choses de l'Autre. Il y a une restructuration car il faut apprendre à transformer ses manières d'être, d'agir et même de penser.

Afin d'acquérir ces nouvelles compétences langagières, il est nécessaire de développer des attitudes ainsi que des aptitudes qui vont favoriser l'acquisition de la langue notamment, se rendre disponible envers l'apprentissage, être capable d'écoute et d'observation, développer la discrimination auditive et la flexibilité vocale.

Les personnes que je reçois sur l'atelier possèdent déjà une langue : elles en maîtrisent le code oral et parfois le code écrit. Elles apprennent, pour la plupart, la langue française comme une seconde langue, c'est-à-dire, comme une langue étrangère.

Ce sont des personnes qui sont en situation d'exil : elles ont fui leur pays d'origine pour des raisons de survie parce que leur vie était

menacée (guerres...) ou parce qu'elles ne pouvaient survivre économiquement. Elles effectuent des démarches pour obtenir une reconnaissance sur le territoire (demandeur d'asile politique ou territorial) ou l'ont déjà obtenue.

Certaines, pour la plupart originaire du Maghreb, sont en France depuis longtemps et, les enfants ayant grandi, elles souhaitent s'investir dans une démarche personnelle d'apprentissage du français écrit (il s'agit ici de femmes exclusivement).

L'apprentissage du français constitue une démarche d'insertion dans la société française. Il faut là faire une différence essentielle entre les personnes qui ont un statut en France et celles qui ne l'ont pas encore car cette différence va avoir des conséquences dans l'apprentissage. En effet, les personnes ne jouissant pas encore de reconnaissance rencontrent parfois davantage de difficultés dans l'apprentissage de la langue, difficultés souvent liées à la précarité de la situation qu'elles vivent (elles ne savent pas si elles pourront rester sur le territoire français) et qui a une conséquence directe sur leur investissement dans l'apprentissage. J'ai pu constater parfois des déblocages extraordinaires dans l'apprentissage une fois que les personnes avaient reçu une réponse favorable de la préfecture.

Il faut donc permettre aux personnes d'acquérir les connaissances nécessaires pour « se débrouiller » en français. C'est-à-dire des connaissances de type lexicale et syntaxique afin de s'exprimer dans la vie de tous les jours.

On insiste beaucoup dans les méthodes d'apprentissage mais aussi dans le référentiel du FAS -Fond d'Action Sociale- (outil dont se servent les formateurs en langue pour évaluer mais aussi mettre en place des objectifs d'apprentissage) sur la « compétence de communication » à faire acquérir aux stagiaires. Cependant, acquérir une telle compétence suppose une connaissance de ce qu'est l'emploi approprié de la langue dans une situation donnée. Cet emploi est particulier à chaque culture.

En français, par exemple, on n'emploiera pas le même mot pour saluer quelqu'un selon qu'il s'agit d'un ami, un voisin ou le directeur d'une entreprise de même qu'on y joindra pas le même geste. Alors ?

La langue fondatrice d'identité

Geneviève Zarate souligne, dans *Enseigner une culture étrangère*, que *«l'apprentissage n'est plus exclusivement lié à une pratique instrumentale de la langue (savoir parler couramment une langue étrangère) mais s'inscrit dans un contexte éducatif plus large (apprendre à communiquer avec ceux qui appartiennent à d'autres cultures, reconnaître les principes fondateurs de l'identité)»*.

La fin de la citation m'intéresse plus particulièrement puisqu'elle soulève deux questions qui me semblent fondamentales dans ma pratique. Tout d'abord, apprendre à échanger réellement avec des personnes qui appartiennent à d'autres cultures ne me semble pas si évident, les mots ne revêtent pas les mêmes significations pour les uns et les autres. Tout d'abord, il s'agit de se défaire, pour le formateur, de son propre ethnocentrisme qui tendrait à lui faire croire que ses habitudes culturelles ont une valeur universelle et peuvent ainsi être comprises par tout un chacun. Nos paroles, nos faits et gestes sont inscrits dans une société et n'ont de valeur qu'au regard de celle-ci. Leur compréhension ne se fait pas d'emblée et il est nécessaire de les situer dans leur contexte de production pour pouvoir les décrypter qui est, pour nous la société française.

Un exemple significatif peut illustrer ce propos : lors d'une session de formation, une stagiaire Sri-lankaise est arrivée dans le groupe. Cette personne était débutante en français et la plus débutante au sein du groupe. Je m'attachais à la solliciter régulièrement, à parler lentement et à reformuler mes questions quand je rencontrais son regard étonné. Quand je lui demandais si elle avait compris, elle secouait la tête de haut en bas, comme pour acquiescer, et j'interprétais ce geste comme une réponse positive. Il a fallu quelques séquences pour que je me rende compte que ce geste de la tête avait la signification contraire à la nôtre et que cette personne ne comprenait rien à ce que je pouvais raconter. J'avais trop vite calqué la signification du geste qui appartenait à ma culture, ce qui m'a valu un énorme contresens. Ce geste semble dérisoire, il a eu ici une importance considérable. Que dire des mots, des expressions idiomatiques que l'on utilise plus que fréquemment en français ?

Pour en revenir à la citation de G. Zarate, je me suis interrogée sur les principes fondateurs de l'identité auxquels elle fait allusion. S'il est vrai que l'homme est un animal qui vit en société, il est donc obligé d'en adopter les codes pour pouvoir entrer en relation avec ses congénères. N'apprend-on pas déjà au petit enfant les règles sociales de politesse, par exemple. Nous « trimballons » de nombreuses habitudes et façons de dire ou de faire qui normalisent nos propos ou nos actions pour les rendre compréhensibles par la communauté, et ceci de manière souvent inconsciente.

En allant plus loin, on peut dire que chaque milieu véhicule sa langue. La langue marque ici fortement l'appartenance à un milieu qu'il soit social, professionnel ou culturel. Mais ceci est un autre sujet auquel il faudrait y consacrer beaucoup de temps pour faire un travail sérieux. Pour résumer, je dirai que je me situe, dans ma pratique, au niveau du français « standard », s'il est possible de le définir ainsi ; en tout cas, tel qu'il est parlé par la plupart des Français (sans omettre la connaissance des nombreuses expressions familières utilisées dans le langage courant).

Il semble donc que la langue recouvre une dimension beaucoup plus importante que celle d'un simple outil de communication : en effet, la langue est un moyen essentiel de transmission d'une culture, de compréhension du fonctionnement d'une société. Comment, dans ce cas, faire de l'apprentissage de la langue une ouverture sur la culture française ?

J'ai déjà souligné le fait que les conditions de déroulement de l'atelier ne me permettaient pas d'utiliser de méthodes à proprement parler (au passage, on peut s'arrêter sur les sens que véhicule cette expression surprenante !). De plus, il me semble que les méthodes transmettent des indications sur la société française qui me paraissent bien stéréotypées, aussi bien dans les rapports humains que dans la description de la vie quotidienne.

La langue, pour transmettre une culture.

En premier lieu, il faudrait définir ce que je désigne par le mot culture.

Michaël Byram, dans *Culture et éducation en langue étrangère* en donne une définition qui convient assez bien à mon propos, qu'il a empruntée à Geertz. Pour lui, une culture est « *un réseau - transmis historiquement - de significations incarnées par des symboles, un système d'idées héritées et exprimées sous forme symbolique, au moyen desquelles les hommes communiquent, perpétuent et étendent leur savoir concernant les attitudes envers la vie.* »

Cette définition donne une place centrale à la langue qui est perçue comme un des vecteurs de significations. On peut dire que la langue organise le réel d'une façon particulière. Enseigner la langue revient à enseigner la culture donc, « *enseigner les systèmes de significations et les symboles - linguistiques ou non - qui véhiculent les significations.* »

Byram ajoute que « *la culture est donc un savoir, mais un savoir partagé et négocié par des individus, qui leur appartient à tous mais n'est particulier à aucun d'entre eux.* »

Il me semble nécessaire de travailler la langue comme phénomène culturel : il s'agit de permettre l'acquisition de la langue par les personnes et de les aider à prendre conscience de l'altérité culturelle (à partir de la langue même), c'est-à-dire de ce qui fait que nous nous ressemblons et que nous différons les uns des autres, tout en prenant conscience de nos propres acquis culturels.

Mais comment étudier cette culture étrangère ?

Il faut se prémunir contre un piège dans lequel il semble facile de tomber. Pour faire découvrir la culture française aux stagiaires, il est facile de passer par la description : on décrit des comportements, des institutions. C'est une pratique que j'ai expérimentée mais qui me paraît insuffisante aujourd'hui, au regard du travail que je suis en train de mener et des questions qu'il me fait me poser.

Il me semble nécessaire de montrer la portée des comportements et des institutions à l'intérieur de la culture qu'ils incarnent. Les actes n'ont de significations que par rapport aux normes et aux règles connues et acceptées par l'ensemble des individus qui constitue un groupe. Ils s'inscrivent donc dans une réalité sociale particulière et y trouvent une signification particulière aussi.

L'exemple de la cérémonie du mariage peut appuyer cette théorie : en effet, je peux décrire un mariage pour indiquer les habitudes culturelles concernant cette expérience. Ainsi, j'évoquerai la robe blanche, l'alliance, l'Église... Mais cela sera-t-il suffisant ? Les apprenants auront besoin de connaître la signification de ces symboles pour en comprendre le sens et ainsi pourront s'en approprier la connaissance.

Il me semble donc qu'on ne peut se limiter à une description des phénomènes mais qu'il faut en justifier l'existence et en expliquer la signification pour en permettre la compréhension.

La langue permet de communiquer une certaine vision du monde. En français, par exemple, tout est masculin ou féminin. Quelle est la logique dans le fait que le mot « table » soit féminin ou « canapé » masculin ? En turc, il n'y a ni masculin ni féminin. On peut penser dans cette langue en dehors du concept masculin/féminin. On peut se demander quel impact peut avoir cette neutralité linguistique sur la perception des choses ? Qu'est-ce que cela change dans l'appréhension du monde ? En tout cas, intégrer ces notions représente un vrai « casse-tête » pour les turcs.

De même, en arabe « soleil » et « lune » sont respectivement féminin et masculin. Au-delà de la différence linguistique, on peut se demander comment la perception culturelle de l'organisation du monde est affectée par la masculinisation ou la féminisation des symboles fondamentaux.

Comment l'atelier d'écriture peut favoriser l'appropriation de la langue

C'est un aller-retour permanent avec la langue. On apprend à écrire en lisant et on apprend à lire en écrivant. Il permet aux apprenants de rentrer directement en contact avec la langue.

Il est une activité de production. Il demande des activités cognitives complexes mises en jeu dans l'apprentissage de la langue. Les apprenants ne sont pas en situation de questions/réponse ou de répétitions mais ils doivent réinvestir ce qu'ils ont acquis dans une activité d'expression. C'est l'exercice le plus complexe quand on

apprend une langue et qui permet de vérifier si les notions ont bien été acquises.

Il fait vivre la langue comme un lieu de création.

C'est une entrée dans la langue qui rend l'apprenant acteur de son apprentissage. Il est libre d'utiliser la langue comme il le souhaite et de la manipuler à sa guise. La langue n'est plus là perçue comme un objet extérieur qu'il faut étudier mais comme un outil qui offre de multiples utilisations possibles.

C'est une entrée ludique dans la langue. On peut sensibiliser les personnes à la phonétique du français. Jouer avec les sons rend possible une approche moins ennuyeuse de la combinaison graphie/phonie et permet de dédramatiser cette approche.

Création d'un lien direct entre le participant et sa parole.

Les procédures fondées sur des principes projectifs, associatifs, dramaturgiques, et situationnels permettent aux participants de s'exprimer à travers leur perception du réel ou leur imaginaire.

L'atelier permet de respecter en les recréant les fonctions fondamentales du langage, moyen d'expression, de communication et de relation dans le groupe. Il est une perspective différente, pour acquérir une langue, d'un simple objectif d'apprentissage.

La fonction symbolique du langage s'exprime à travers les activités qui font appel à l'imaginaire du groupe.

La connaissance de la langue en action et en interaction s'impose.

La langue est vécue et acquise plutôt qu'apprise.

Un autre discours ne peut naître si la parole des premiers concernés n'émerge pas à propos de leur vie, s'ils continuent de se dire à travers la parole des autres sur eux. Des populations entières sont ainsi définies, confinées, gommées dans leurs histoires propres, leurs savoirs, leurs langages et paroles spécifiques, leurs projets ou désirs.

L'HOMME ET LA LANGUE : LES LIENS DU SENS

Les 3^{èmes} rencontres des ateliers d'écriture de Toulouse organisées en novembre 2001 par les Ateliers Toulousains et le secteur Écriture et Poésie du GFEN ont été à la fois le fruit d'un long travail mené par une équipe, une belle récompense, et le début -je crois- de quelque chose qui se fait jour. L'été précédent, pour ma recherche personnelle, j'avais lu et travaillé sur « Les mots et les choses » de Michel Foucault. Puis dans le contexte soudain d'ébranlement qui fut alors celui de la ville et le mien, un rapprochement s'imposa à moi comme une véritable fulguration de sens. J'osai alors, pillant le grand homme un peu sauvagement, articuler sa pensée avec notre prégnante actualité.

Michel Foucault disait que l'homme est une invention récente. Il est né il y a environ 200 à 220 ans vers la fin du XVIII^e siècle. Avant cette période l'homme n'existait pas. L'homme comme figure du monde telle que nous la connaissons en Occident n'existait pas. Bien sûr il y avait un discours sur l'homme, des philosophies, de grandes cultures, mais il n'y avait pas de conscience épistémologique de l'homme.

Dans la société occidentale, à partir d'une période qu'on peut situer vers la fin du XVIII^e siècle, l'homme comme notion autonome devient objet de science pour la première fois, tant sur le plan de son organisation sociale, de sa temporalité avec l'émergence de l'Histoire, qu'un peu plus tard sur le plan du sujet avec la psychanalyse. On a simultanément la philosophie des Lumières et la constitution des sciences positives. On a simultanément l'ethnologie, l'anthropologie et l'émergence de la notion de travail, de production (avec Adam Smith), qui elle aussi devient autonome, en rupture avec les systèmes de valeurs et de pensée précédents. Le processus va se poursuivre tout au long du XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e.

Le rapport à la langue va lui aussi profondément changer. On va se mettre à appréhender et à étudier le langage d'une manière nouvelle : on découvre l'indépendance du signifiant, on étudie la grammaire comparée des langues, on dissocie la langue de sa nature de support du sens. Le langage se détache des caractères de la pensée qui l'ont précédé, d'abord miroir du monde, puis vers l'âge classique système dissociant le signe de la ressemblance, il devient lui même objet d'analyse et de connaissance en tant que système dissocié. Et c'est à ce moment là qu'on assiste à la naissance de la littérature, car elle est aussi

une notion récente et de fraîche date. Dans notre culture, l'isolement d'un langage singulier dit littéraire est récent (XIX^e siècle). Comme si la langue devenue objet d'étude se constituait ailleurs, sous une forme indépendante, organiquement liée à l'acte d'écrire. « Comme pour ramener le langage de la grammaire au pur pouvoir de parler et de rencontrer à nouveau l'être sauvage des mots » dit M. Foucault.

C'est donc à partir du moment où une certaine configuration de la pensée et du savoir ne permettent plus à la langue de dire l'être de l'homme au monde qu'apparaît la littérature, pour permettre à nouveau une parole, pour créer un espace où la langue va à nouveau pouvoir se déployer dans sa complexité, dans sa polysémie, dans son étrangeté, préférer les énigmes à nouveau, inventer d'autres sens, d'autres possibles.

Mais faisons le lien avec ces *Rencontres*. Cette manifestation était prévue depuis longtemps, et sa préparation en cours le 21 septembre 2001 quand « ça » a explosé à Toulouse. Et là, pendant plus de quinze jours on n'a plus pu rien faire parce qu'on était vraiment mal. Beaucoup d'entre nous ont été touchés sinon dans leurs corps, en tout cas dans leurs proches, dans leur lieu de vie et de travail et nous avons tous été profondément blessés dans notre humanité. Pourtant et malgré une grande précarité nous avons tenu à maintenir ces *Rencontres*.

Je ne sais pas ce qu'ont ressenti les copains toulousains de l'équipe, mais moi je me demandais pourquoi est-ce qu'on n'allait pas plutôt aider d'avantage les gens à reclouer leurs fenêtres, leurs toits, parler avec les plus touchés, être là avec eux, comme un élan plus immédiat nous y poussait ? Puis je me suis rendue compte que pour moi en tout cas faire ces *Rencontres* était soudain devenu une nécessité vitale. Parler de poésie est devenu une nécessité vitale. Parce que c'était retravailler à faire de l'humain, dans une grande urgence, c'était me rendre à nouveau humaine moi même après cette désolation.

Ce que je voulais dire à travers ces deux situations, c'est à quel point l'être de l'homme et son devenir sont liés à l'être de la langue et à son devenir : dans ces conditions, comment voulez-vous qu'on s'arrête de faire de la poésie et des *Rencontres* avec au cœur, la poésie ?

I.F.

« LES ATELIERS D'ÉCRITURE, LE PARTI PRIS DE LA CRÉATION »

Notes au fil d'une table ronde des Rencontres :

Le terme *atelier* est proposé à la réflexion, avec la question suivante : la création individuelle est-elle possible pour tous ceux qui s'intéressent à l'écriture ?

La réponse est négative pour beaucoup, mais l'atelier est pour eux un espace-temps offert à l'homme rêvant, hors temps social.

On n'apprend pas seul, mais avec les autres, grâce aux autres.

« *La poésie sera faite par tous et non par un* » Lautréamont.

« Tous Capables », tous porteurs d'une éducation, du vocabulaire de sa tribu. Personne n'est vierge de la pensée des autres.

L'atelier est la mise à jour de potentialités, déclencheur, outil qui les fait émerger. Le groupe permet de se construire.

Le *parti pris* dont il est question suggère que la création est une construction, non un don !

L'atelier permet une socialisation, une attention au processus comme phase indispensable dans un mouvement plus large qui le dépasse en tant qu'espace-temps.

Mieux, la multiplicité des regards fait surgir d'autres approches, facilite l'écriture, à condition de mettre en place des dispositifs de lecture qui ménagent une place à la distance.

Cependant, les écrits des autres nourrissent peu sa propre écriture. En effet, on est pris dans sa langue, pris, surpris, mais aussi repris. On ne socialise pas tout, demeurent des zones d'ombre, singulières, car le travail se fait en chacun, travail de deuil, comme la terre aussi se travaille.

Pourtant, l'écriture est du côté de l'altérité, stipule la notion même d'atelier. C'est cela le *parti pris de la création* !

Pour surmonter la contradiction entre altérité et singularité, on peut dire que la création est dépassement de l'indicible singulier, cet indicible surgi aussi grâce à l'atelier.

« *Une œuvre d'art est définitivement inachevée* » Marcel Duchamp

M.H.R.

J'ai pris,
J'ai compris.

Je n'ai pas tout pris,
Je n'ai pas tout compris.

Je vous en remercie.

Je n'ai pas tout pris.
Pas tout compris.
L'espoir du tout rempli.
D'un rempli plié,
Plié d'un repli,
Pile dans le mille.

J'ai tout pris.
J'ai compris.
Parti-pris ?
Pris à part...
Eprise,
Je mise,
Prit part à la partie.

Je n'ai pas tout pris.
Pas tout compris.
Pris la fiction.
Pas compris la nouvelle.
Pas pris la nouvelle fiction.

J'ai tout pris.
J'ai tout compris.
Sage je langage.
Et je poursuis.
Je suis pour.

Je n'ai pas pris,
Pas tout compris.
Animateur ? Passeur ?
Incitateur ?
Cherchez l'erreur.

J'ai pris.
J'ai compris.
A l'envers de l'endroit.
A l'endroit de la crête,
L'ignorance de soi
Et l'endroit des frontières.

Je n'ai pas tout pris.
Pas tout compris.
La différence à faire,
Entre Mythe où cafard
Est-ce bien notre affaire ?

A faire :

« M'occuper de ce qui ne
me regarde pas »

M.C.D.

Texte reçu après
les 3èmes Rencontres de Toulouse

LITTÉRATURE ET CULTURE DANS L'ESPACE OCCITAN

QUELQUES REPÈRES

Les cultures occidentales sont-elles routinières ou investies par des enjeux de pouvoir, tels ceux qu'on voit en œuvre dans la rédaction de l'histoire littéraire « officielle » de chaque pays ? Le fait est qu'elles présentent, le plus souvent, la littérature comme une conséquence, une résultante de leur niveau prétendu de civilisation.

Mais est-ce bien « l'altitude » annoncée de leur civilisation qui génère nécessairement une littérature, comme incréée, ou ne serait-ce pas plutôt la nature de leurs interrogations spirituelles et la qualité des productions écrites correspondantes qui ont fait office, selon des modalités variables, de liant, de ciment et de conscience, voire de mauvaise conscience, à l'avancement, en vérité tâtonnant, de leur technologie, de leur économie, de leurs potentialités sociales, de leurs aspirations ?

Les linguistes, aujourd'hui, font d'abord table rase des traditions, notamment de la transcription alphabétique, pour la description des langues. Sans nier la diachronie indispensable à son exposé, l'historien de la littérature peut-il les imiter en observant aussi la production de littérature en synchronie, comme une germination à l'œuvre en prise aux contingences, plutôt qu'à travers le prisme des catégories classificatrices – et réductrices – d'un herbier conçu avant collecte, d'une métaphysique téléguidée selon l'idéologie ?

A cet égard, les fleurs les plus riches d'enseignement, loin de la vitrine du fleuriste, sont souvent les plus dérangeantes, les plus rebelles au classement, c'est-à-dire au format que leur assigne une idéologie dominante. En Europe, la littérature occitane est une de ces fleurs. Je vous en présenterai deux aspects, Père Godolin aurait dit : *dos botons d'aquel ramèl*, un médiéval et un moderne.

Voyons l'époque médiévale, alors que la notion même de France, telle que nous la connaissons n'est pas encore formée. En domaine d'oc, c'est au XII^e siècle, l'éclosion de la lyrique des troubadours.

Jetons d'abord un œil sur le discours tenu par l'historiographie française de l'époque positiviste, alors que triomphe l'État-Nation – celui des guerres : 1870, 1914, et leurs rechutes, celle de 1939, celles d'outre-mer.

Que dit l'herbier officiel, c'est-à-dire les manuels homologués à l'usage des classes ? Qu'une nation aussi brillante que la française ne pouvait qu'être la première à succéder aux Latins. Prééminence dans l'usage de la langue vulgaire, dans l'achèvement littéraire, dont les troubadours sont la démonstration. Nation élue, France est donc mère des arts : que l'étranger se le tienne pour dit.

Sauf un détail, qu'on édulcore : les troubadours ne composaient pas en français...

Heureusement, il y a dans cette langue d'autres productions plus robustes, comme cette Chanson de Roland, éloge du preux gardien de nos frontières bien entendu « naturelles », de la chaîne des Pyrénées à la ligne bleue... Suivons le regard ! Aussi faut-il hiérarchiser, à l'usage interne. Et nos manuels de souligner l'idéal simple et vivifiant du guerrier, qu'ils opposent à la poésie lascive et efféminée des troubadours, parce que les poètes d'oc sont ces méridionaux oisifs incapables de conduire la grande nation à la Victoire... Telle idéologie, telle vision de la littérature !

Que nous apprennent donc, en réalité, les troubadours ? Je baliserai simplement quelques pistes, sans souci de complétude ni d'érudition.

Primo, les troubadours sont en effet les plus anciens poètes occidentaux à s'exprimer en vulgaire et non plus en latin. Sans doute, des compositions primitives du XI^e siècle (avant 1100) se sont-elles perdues. Mais dès le premier poète connu, Guillaume IX, Comte de Poitiers, nous sommes placés face à une langue, à un outil linguistique parfaitement formé dans son orthographe, son lexique, sa syntaxe. Ceci explique sans doute cela : la mise au point, les premiers, d'une langue écrite perfectionnée permet non seulement l'éclat stylistique exceptionnel de leur littérature, mais provoque une onde de choc à travers toute l'Europe, de la Germanie à la Hongrie et de l'Italie à l'Espagne. Chaque pays veut désormais une littérature à l'avenant. Premiers de la classe : les Italiens, Dante, Pétrarque. Petits derniers : la Pléiade. Mais les instituteurs de ces générations, ce sont les troubadours. Et ce qu'ils nous lèguent n'est rien moins que le moule de la poésie européenne telle que la connaît l'époque moderne. Leur littérature fonde la culture de ce continent jusqu'aux Shelley, Schlegel, Stendhal, Verdi, Aragon, Roubaud.

Secundo, sur les origines, manifestement composites, de leur art, on a plus d'hypothèses que de certitudes. Mais le fait est là : l'écriture lyrique, où éclate, pour la première fois, l'amour de l'homme pour la femme – comme les Latins ne l'avaient jamais écrit – brûle pour toujours dans la littérature occidentale. Pourtant, l'indiscutable émancipation réservée à la femme dans leur poésie, l'aimée étant maîtresse de l'amant, n'est aucunement la réalité de la condition féminine contemporaine, même dans les cours occitanes les plus évoluées d'avant la « normalisation » de la croisade contre les Albigeois. Ce n'est donc pas le niveau d'une culture encore féodale, où règne la succession

masculine du lignage, qui fonde la littérature, mais bien l'écriture littéraire qui invente le possible, avec une telle force de conviction qu'elle chante déjà cet « avenir de l'homme ». Friedrich Engels, en connaisseur, avait apprécié. Malgré toutes les limites sociales, les troubadours sont les inventeurs d'une révolution à bas bruit qui est peut-être la marque fondamentale des sociétés modernes succédant aux médiévales : l'émancipation de la femme. Il serait juste de dire l'émancipation de l'humain asservi aux eschatologies. Lointains co-fondateurs des droits de « l'Homme »...

Tertio, nous savons bien que pour ses détracteurs l'occitan est une langue « à dialectes ». Heureusement du reste, car cette aptitude caractérise toutes les langues vivantes et le français, qui a étouffé les siens, donne parfois l'impression, figée, d'un latin (quand ce n'est pas celle d'un « bas latin »...). Pour légitime que soit cette diversité dialectale, qui est une respiration de l'espace linguistique, elle ne s'est pas trouvée rééquilibrée, aux siècles modernes, par des institutions sociales unifiantes telles qu'écoles ou académies occitanes. Il ne s'agit pas ici de regretter ces superstructures « régaliennes » si essentielles à l'État Nation. Mais si la plupart des sociétés linguistiques disposent d'écoles comme lieu d'échange identitaire supra-familial et espace d'ouverture au supra-local, il faut bien en noter l'absence comme facteur d'enfermement de la langue au niveau vernaculaire.

En attendant que l'occitan sorte de l'ostracisme dans ce domaine et voie reconnaître de droit un statut véhiculaire, force est bien pour la parole publique médiatisée par l'écrit - pour les écrivains occitans d'aujourd'hui par exemple - de concilier cette réalité avec les exigences parfois contraires des normes de communication actuelles. Or les troubadours, qui étaient issus de régions géographiquement diverses, politiquement hétérogènes, spatialement éloignées, adoptèrent spontanément des positions convergentes, élaborant une orthographe unifiée pour leur langue jusqu'alors non écrite, et un standard littéraire homogène, comme peu de nations en connurent avant les Lumières. Ces aptitudes qui fourniront les fondements de la renaissance de la culture écrite occitane depuis le XIX^e siècle, c'est leur littérature qui les porte. Le socle de cette culture s'est édifié en marchant - ou plutôt en écrivant : « en occitan dans le texte ». La littérature, ultime espace de l'expansion véhiculaire est ici une colonne vertébrale de la culture.

Transportons-nous maintenant à l'époque moderne. Il a fallu du temps à la société occitane pour se remettre du double effondrement qui suit

l'annexion d'un pays qu'on ne sut nommer que par sa langue-d'oc. Effondrement politique, avec disparition des mécènes et même de la scène du débat littéraire, effondrement culturel car pendant le silence des Occitans – plus un poète avant longtemps- la route tourne dans la création européenne touchée par la Renaissance. Ils la rejoignent après 1550 mais je partirai du premier XVII^e siècle pour suivre une autre germination.

Notons des ressemblances. Au XII^e siècle, point d'universités, point de rayonnement intellectuel des villes, mais des abbayes et des châteaux ; la carte des troubadours est carte de monuments historiques : Mareuil, Hautefort, Ventadour, etc. Au XVII^e siècle, il y a certes les universités et les villes, mais ce sont celles de la Contre-Réforme et des gouverneurs royaux : bien souvent des muselières. Il faut l'habileté d'un Goudouli pour prospérer dans la bien pensante Toulouse. L'autre protégé d'Adrien de Monluc, son mécène, s'abrite au terroir. Pas la campagne toulousaine, celle plus discrète de la Charente occitane. Monluc était prince de Chabonais : voici de nouveau la carte des manoirs.

C'est auprès, et au service des grands, que s'épanouissent les nouveaux écrivains : Guillaume de Salluste, du Bartas ; F. Courtète, de Prades en Agenais ; La Feuillade, du pays de même nom, proche de Nontron en Périgord et son voisin Rempnoux, de Chabonais, aux confins limousins. Nobles, ou leurs proches affidés, ces Ader, ces d'Astros, ces Goudouli. Désœuvrée mais piquée de culture après les guerres d'Italie, cette noblesse est porteuse légitime, dans le droit féodal, du destin collectif de la société. Plus proche, à cet égard, du profil de nos « barons » politiques que du chevalier des croisades, sa position rappelle celle des grands élus locaux aujourd'hui. L'aménagement du territoire, c'est elle, les Monluc, les Epernon, les Montmorency, les Mortemart, bien hésitants entre la conception centralisée du royaume et leurs intérêts régionaux, souvent centrifuges. Eux aussi les décideurs, que la noblesse de robe doit suivre.

« Dis-moi qui est ton attaché de presse et je saurai quel est ton discours ». Qui sont, à défaut de journaux, les rédacteurs de libellés du temps, auteurs de ce « Panégyrique de son altesse après les récents troubles » ou de cet « Ode à Monseigneur Le Prince sur la prise de telle capitale de province » ? Ce sont bien souvent nos poètes, hésitants comme leurs maîtres : Théophile de Viau bascule vers Paris et adopte sa langue. Et tous tiennent discours, même s'ils composent en vers selon une rhétorique sortie de notre usage. Discours non moins politiques que ceux d'aujourd'hui ; même s'ils sont médiatisés par la

fiction littéraire, par l'écrit (y compris manuscrit) circulant plutôt que la radio-télévision. Au-delà - au moyen - des formes, de l'esthétique, toute cette littérature est politique.

Que rencontrons-nous dans cette production ?

Tout d'abord sa matière linguistique, l'occitan, ainsi employé sous une forme culte, puisque littérialisée dans le genre plus noble, la poésie. Ce qui vaut pour le théâtre sérieux, alors écrit en vers et qualifié de « poème dramatique ». Les Occitans n'ont pas attendu Corneille pour mettre en scène les enjeux de leur destin. Que sont ces textes en effet ? Des fictions formulées selon la rhétorique, c'est-à-dire la manière de s'exprimer de leur temps. Cette façon de construire le discours passe alors par l'allégorie, qui est une reconstitution symbolique de la réalité. Elle puise ses images dans la métaphore pastorale empruntée aux Italiens et aux Espagnols. L'action se déroule au village, microcosme de la société humaine (nous dirions « village planétaire »), et les acteurs sont des bergers, en proie aux passions de toute société, amours, rivalités, haines.

L'Allégorie, bien sûr, c'est qu'ils sont en proie aux passions de LEUR société. Ce berger Navarin, c'est Henri de Navarre et bientôt de France, ce forgeron fier et hâbleur, c'est Gaston d'Orléans, flambeur au double sens du terme, et ce vieux gouverneur qui se pose en rival ? Fi du rival ! La correction qu'il administre n'est que leçon politique de l'aîné et chef de famille : c'est Louis XIII mettant Gaston à la raison. Raison d'Etat, absolutisme oblige, car le trône est en jeu. Ce théâtre se lit comme le débat public ouvert par une société, bien qu'elle ne connaisse pas encore la démocratie, autour de son destin comme corps autonome. Serons-nous de la France ou n'en serons-nous pas ? Par cette interrogation au premier chef aquitaine, l'écriture littéraire occitane donne une parole à la moitié sud du royaume et une parole autochtone, autant que celle des monarchomaques béarnais refusant l'annexion, incarnée dans un verbe d'identité. Autochtone parce qu'authentique.

Firent-ils peur, cette parole et ce verbe d'oc alors que s'engageait, avec la guerre de Trente ans, le premier conflit européen ? Est-ce pour contrer cette littérature trop hétérodoxe et son public que Richelieu créa une Académie explicitement française ? La pureté française dressée contre le relent d'ail gascon ! On connaît son souci de contrôler le théâtre. A-t-on bien noté que son plus redoutable concurrent y sera justement Adrien de Monluc, de ses plus acharnés adversaires politiques. Richelieu a déjà engagé la Fronde idéologique et Louis XIV, après les troubles, n'aura plus qu'à assigner la noblesse en résidence à Versailles pour mettre en place Académies, Ministères, interventionnismes colbertiens et intendants, institutions et instruments de

notre centralisme. Avec le règne personnel du Roi Soleil, l'absolutisme est autonomicide. La curie royale se mue en État-Nation auquel le roi lui-même sera bientôt superflu.

Comme l'activité politique et décisionnelle, l'activité culturelle se concentre désormais à Paris. La noblesse occitanophone fixée à Versailles ou usée aux armées ne dispense plus ses protections sur place. Française avant notre article 2, l'Académie donne ses prix au mérite et l'intendant rappelle l'abjection de la langue locale. On assiste ainsi à une progressive délocalisation de l'institution littéraire hors de l'espace occitan provincialisé. Pensions, privilèges de la librairie et même entreprises de colportage (notre « livre de poche ») sont regroupés et concentrés au cœur du complexe monarcho-francophone. Pourtant une littérature occitane va survivre, dans des marges presque clandestines, grâce à deux mécanismes qui porteront effet jusqu'à nos jours.

Face à cette confiscation littéraire et devant les besoins d'expression que l'institution littéraire francisée laisse insatisfaits vont en effet s'élaborer deux formes de réponses. Une première tendance sera, sur un vieux fonds contestataire déjà présent dans le *sirventés troubadouresque*, de s'en prendre à l'institution, tournée en dérision comme marque de rang social et de hiérarchie linguistique. Cette sorte d'attentat contre la littérature officielle démarre avec le burlesque, dans le débat ouvert par Guez de Blazac vers 1635 et s'amplifie avec les succès de Scarron. Face à l'académisme classique, elle use du rire satirique et de la peinture parodique, largement illustrés par nos Le Goust, Vallés et autres Bergoing, jusqu'à friser la subversion vis à vis de la bien-pensance dominante. Passant à la prose au XVIII^e siècle, un Jean-Baptiste Fabre ou un Royer dénudent en occitan la délinquance ou la sexualité avec la même modernité que leur compatriote Sade en français (il connaît la production occitane et écrit en provençal avec ses proches).

Les modèles littéraires pris pour cible dans ce cadre sont choisis dans la haute littérature antique ou contemporaine (les « philosophes ») dont les dieux sont ramenés à l'humanité de terrain. Il s'agit donc d'un courant lettré, qui cultive la virtuosité au plan des formes, métriques, lexicales, rhétoriques, stylistiques et dont la compétence littéraire fait voler en éclats le paradoxe idéologique et sa relégation dans l'infra-culture provinciale. Réaliste dans la dénonciation, utopiste dans le redressement des valeurs, c'est un courant élitiste mais non prosélyte qui assure le triomphe du verbe et de l'humour sur la *doxa*

et la suffisance. Cette attitude anti-institutionnelle laissera des traces dans la satire politique ou morale, voire oralisée (viorles, carnavalades).

Une seconde tendance prend acte de la distance établie avec l'institution devenue étrangère et se structure dans une sorte d'infra institutionnalisation. Elle se forme plutôt autour de milieux populaires, moins armés pour la joute idéologique et dont le lent accès à l'alphabétisation ne peut s'opérer en rupture avec la prégnance de la langue civile. Plus urbaine, elle répond à un besoin social émergeant d'expression et de consommation culturelles et se développe dans une littérature d'édification religieuse, morale ou distractive, où l'édition provinciale, marginalisée par la grande librairie parisienne, va brièvement tenter de jouer la carte du colportage.

Cantiques et noëls, réimprimés chaque année, mettent la poésie à la portée des simples (écriture, comme chant choral), mais structurée par la rhétorique des curés et non exempte d'échos sociaux. La fable particulièrement, en constante expansion des Guérin de Nant (seconde moitié du XVII^e siècle), entretenant le souvenir de l'allégorie pastorale, paraît offrir ce terrain gratuit où pratiquer l'exercice de plume hors des contraintes et enjeux de l'institution. Avec le conte narratif en prose ou en vers, ce sont autant de viviers de libre créativité, de laboratoires domestiques d'écriture.

On y voit s'illustrer, au fur et à mesure de l'évolution sociolinguistique occitane, rythmée par l'accès à l'alphabet de couches populaires nouvelles et le passage au français des couches les plus embourgeoisées, toutes les catégories d'écrivains, ou plutôt d'écrivains buissonniers : notables pré-romantiques et poètes ouvriers larmoyants, rouges et blancs, moralistes aux vers pompiers et amuseurs pétillants. Ecrivains du cru et pour le cru, leurs œuvres, pour être publiées sur place, connaissent jusqu'à la fin du XIX^e siècle une diffusion qu'aucun produit francophone n'approche. Nous avons là un phénomène littéraire, éditorial et culturel de fond insoupçonné. Ainsi happée par la consommation cette littérature, à laquelle s'ajoute ensuite la prose d'almanachs, est tout autre chose qu'un sous-produit « patois » ou qu'un loisir d'amateurs, comme en atteste sa persistance dans la mémoire collective.

Dès lors qu'importe le francisme, qu'expurgera le Félibrige en mal de législation académique. Le verbe déborde, dit et se dit la vie et survie d'une tradition d'écriture inorganisée mais productive, qui fournit le terrain d'une littérature de feuilleton avant Balzac (Honoré) avec Verdié sur Bordeaux ;

d'une presse hebdomadaire de chansonniers, bientôt suivie d'un music-hall occitan sur Marseille ; l'ébauche d'un roman sentimental avec Jasmin ou social avec Gélou. Cette production que la norme parisienne a tenue pour non littéraire et que son historiographie occulte a assuré la traversée du désert (« Paris et le désert français » du côté plume ?) vers la possible renaissance d'une institution littéraire autochtone. Qui, même fragmentaire, a eu lieu finalement.

Sans doute le Félibrige, trop tôt servi par deux authentiques génies, Mistral et le plus baudelairien Aubanel, s'est-il leurré en croyant l'avoir définitivement établie. Il faut plus qu'un chef d'œuvre pour générer une institution sociale alors même que sa matière première linguistique fait l'objet d'un ostracisme culturel de plus en plus marqué, d'une guerre scolaire, sans parler des guerres tout court. « Les langues locales sont mortes de leur belle mort » titrait dernièrement une revue historique au-dessous d'une photo des tranchées de 1914 remplies de cadavres. Judicieux rapprochement. Si la littérature d'Oc manque d'espace, ce n'est pas faute de vouloir vivre ou de ne vouloir vivre que de l'unique maintien de la langue désormais menacée.

Ce qui fonde l'étonnante vitalité dont fait montre aujourd'hui cette littérature – On me pardonnera d'abrégé le XX^e siècle pour finir- n'est pas la langue employée, c'est l'interaction du matériau et du message. Ecrire en occitan ne peut se faire pour un message ordinaire. Un tel choix, dans les contraintes actuelles, rejoint l'exigence de fondement spirituel qui est à l'origine des littératures européennes. De là son éloignement du positivisme et le développement qu'y connaît la fiction sur-réaliste : visions d'un Perbosc, cosmologies originelles d'une Marcelle Despastre, plongées historiques d'un Lafont ou d'un Max Rouquette, merveilleux d'un René Nelli ou science-fiction d'un Jean Boudou. Renouant avec l'allégorie, le message est message au carré, nourri d'immenses germinations. Leur littérature offre plus qu'un humanisme : une culture, peut-être un autre « avenir de l'homme ». Son passé ne lui est pas un passéisme, mais une énergie la projetant vers l'avant. Cela attire assez d'écrivains pour former des écrivains.

C'est la force des cultures dites minorisées : « *Morta diuen qu'es, mes jo la creu viva* » affirme le poète catalan. Vives sources de culture.

C.B.

NB : Cette réflexion fût présentée par Christian Bonnet, historien de la littérature occitane, UFR Lettres, Langues et Sciences Humaines de l'Université de Clermont Ferrand, lors des 3^{èmes} Rencontres des Ateliers d'écriture de Toulouse en Novembre 2001

POÉTIQUE DE L'HÉRÉSIE

Réfutation de toutes les hérésies

Dans l'immédiat, la poésie nous donne quelques clés pour dépasser les contradictions stériles de notre siècle et abandonner cette notion mystificatrice des catégories de la pensée qui, depuis Kant, empêche l'homme d'avoir accès à ce niveau d'existence où s'échange - peut-être au delà des sens, peut-être en deçà du langage, sans doute bien plus loin que la raison - une véritable co-naissance du monde. Tout le reste n'est que « préhistoire de l'âme »⁴ Je parle, non en mystique égaré, mais en homme de raison, et qui comprend qu'il est d'abord « un cosmos de fantasme et de rêve »... c'est cela qui fonde la pensée. A l'émasculatation physique de l'espèce, hommes et femmes, a répondu la prolifération des cimetières mentaux du savoir, la mutilation de l'esprit qui s'achève en axiomes de sociologues « à la langue sèche » : il nous faudra encore beaucoup de temps pour abattre ces murailles, briser nos prisons mentales, et retrouver un peu de vérité dans le chaos conceptuel des sciences.

On voudrait retrouver enfin quelque chose comme cette campagne entre Sienna et Florence - qui constitue ces échappées vers la lumière dans les tableaux de Raphaël - où Boccace reconstruisait des rêves à la mesure de l'infinie beauté de la Toscane. « Ce que nous avons vu et pris, nous le laissons; ce que nous n'avons ni vu ni pris nous l'emportons », dit Héraclite (Réfutation de toutes les hérésies) IX, 9.

Rien ne se fera plus seulement par l'analyse des phénomènes, et j'imagine que les fresques de Lascaux sont plus utiles pour réinventer un sens au devenir des hommes, que tous les positivismes du monde. Quand des hommes sont prêts à mourir pour les dieux, c'est que l'art s'est figé dans la répétition du monde. En se défaisant de ses mythes, l'art condamne le temps au suicide de l'imaginaire.

Un délire sans passé

A présent, le poème se fait « leçon de choses », « objoie », pour citer à la fois Ponge et Eluard ; je ne veux plus qu'être mitoyen de moi-même, inventer au plus près de ma réalité, tenter, de poème en poème, de mettre à jour « ces grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé ».⁵

⁴ Daryush Shayegan

⁵ Eluard

Ce que propose le poème est une amitié avec l'abîme, sans quoi les mots ne sont que des ciboires vides, sans trace du réel, combat corps à corps avec la vie et les mots, précipice à travers la langue. La création se pose toujours en terme d'affrontement, dans cette lutte que l'homme engage avec lui-même. Il lui faut exister, jusqu'aux limites de ses risques, et sur tous les registres : « Créer commence avec la déroute d'Oedipe devant les mythes qui l'aveuglent... »⁶. Et dans ce vide créé, suscité, imposé, de toutes ses forces, surgit ce qui n'a pas encore de nom, qui n'est qu'une matrice informe, une poignée de mots qui prennent déchirement de vie et de couleurs où se mêlent le sang, la boue, la chair, la pierre, l'écume, la houle, la tempête, en un maëlstrom de sons et de musique.

Il faut gratter ce minerai de vocable et d'idées, choisir l'angle d'attaque, préparer les burins, grenades, dynamite. Pénétrer cette masse qui vient vers soi, séduit, menace, prête à tout. Gémir, jouir, écrire...

« Un poète est sur pied de guerre de la naissance jusqu'à la mort. »⁷ La poésie est une tentative pour refaire l'unité mythique de la parole, une lutte pour imposer la faim, les fastes de l'oubli... Ecrire c'est voyager dans nos grottes intérieures, à la recherche du corps rupestre. Les mots où nous laissons les traces de notre corps, ou bien le corps profond, où les mots signent nos empreintes. L'écriture est une longue enquête sur nos propres énigmes. La poésie installe un sens au-delà du sens, et, herméneute d'un tel écart, le poète en accepte les risques et les lois. Sa parole signifie sans fin autre chose qu'elle-même. Elle se fait profération du désir.

« ..l'homme habite en poète... »

« ...l'homme habite en poète... » dit Heidegger. Il s'agit pour lui en effet de mettre à jour un matériau secret, un verbe essentiel. « Décalker l'invisible »⁸. De cette énigme, naîtra la suite du poème : la polyphonie et la polysémie du texte, dans une combinatoire entre contrôle et abandon au risque de l'aléatoire. Habiter en poète, c'est être dans ce risque, parler de ces situations limite.

« Pour l'homme, l'existence réclame la lutte et le déchirement... » Et non la soumission à une prétendue « objectivité » des lois et de « l'homme éternel », bien faites pour occulter l'autre, la part de soi chez l'autre, la parole, tout simplement... « A travers les corps angéliques de la post-modernité, le poète se fraie aujourd'hui un chemin qui emprunte à la révolution du désir, la profération toujours plus dense d'une parole charnelle, ambiguë, mutilée, tragique... »⁹

⁶ P.C.

⁷ P.C.

⁸ Odette Toulet Castéra. Cahier de Poèmes n°57

⁹ D'après Jacques Rancière « l'Inconscient esthétique »

Ecrire, c'est voir se densifier le lien au réel. Mûrir. Vieillir. Aimer les mots, omniprésents, ubiquitaires, prêts aux naufrages, aux guerres intérieures, petite fange qui emplit lentement le ciel. « Se préparer aux mots par un peu d'épouvante »... ai-je écrit quelque part... « Tout ce qui fut vécu pour rien hurle à l'esbroufe »¹⁰. Ecrire c'est tenir la chronique d'un voyage sur une mer intérieure qui sans cesse « se brise sur le rocher du monde ». Mais aussi, « Est-ce que la mer écrit le gémissement de ses grèves? », dit Raphaël, « Est-ce que le vent écrit dans les feuilles sonores?... » Entrer dans le frémissement sans fin de la parole. Signifier ces lieux obscurs qui nous assiègent. L'abîme est joie dans la parole. Raison et déraison, tout est jungle de l'âme. La mort est sans objet quand les mots sont des rêves. Fuir à travers l'abîme est la loi du poème...

De la quête du sens

Le réel seul compte en poésie. Le vrai lieu c'est la langue, et l'émotion n'est pas l'affaire du poète. Dans l'écriture des choses, les passions se superposent, pour recréer un monde sensible, retrouver le « muthos » obscur sous la clarté de la parole. Comme Joyce, lire et relire ses villes intérieures, toutes ces pages, ces labyrinthes mis en mots de Knossos à Dublin, où le scribe poursuit sa quête d'immortalité. Babel heureuse. Cité cosmique du dedans...

Dans le poème, c'est toujours du corps qu'il s'agit, convoyé par les mots dans l'errance mythique... Le corps s'énonce à l'infini : il parle dans une altérité poétique où le sujet se perd tel Thésée en lui-même et dans le corps de l'autre ; triadique universel des langues, mêlé en un seul être.

Au-delà de l'énigme, le poème résulte d'un parti pris : être au plus près d'un jaillissement brut, tenter de dire le mystère inintelligible de l'être et du temps. Mais l'écriture n'est pas recherche d'hermétisme ; elle est conscience qu'il n'est pas d'autre voie pour le poème : « Ecriture, aveugle pour rien. »

La création est une bataille pour l'homme. Ecrire, aujourd'hui, c'est pour une part s'inscrire dans une tradition littéraire prenant en compte la fiction, le mythe ; écrire contre une littérature dominante, minimaliste, qui rejette les « figures » de la langue (la métaphore, en particulier, et la fiction en général) au nom d'un néo-réalisme, souvent rejointe en cela par une littérature néo-prolétarienne, avec laquelle parfois elle se conjugue ; cette littérature, qualifiée aussi de post-naturaliste, contribue à façonner une culture dominante qui joue contre l'homme. Elle est à l'opposé du besoin humain fondamental de se nourrir d'imaginaire, de fiction, de rêve, d'une pensée mythique vivante. Pour ma part

¹⁰ P.C.

j'adhère totalement à ce postulat sur lequel se fonde « les mythécritures », la nouvelle fiction et la véritable poésie d'aujourd'hui¹¹.

Contre la métaphore

Au cœur de tous les savoirs sociaux, se trouve la langue, elle-même influencée par le travail d'expérimentation que lui imposent ces laboratoires du langage que sont les courants littéraires, et la poésie, dire fondamental de l'être humain. L'art est politique. On sait maintenant qu'une poignée de situationnistes ont joué un rôle déterminant dans ce séisme historique qu'aura été Mai 68 ; on sait moins qu'une contre-révolution mentale est en marche, qui s'alimente de recherches – en apparence marginales, mais en réalité tout à fait décisives – menées à l'intersection des sciences du langage, et des rapports entre poésie et philosophie. C'est là en effet que s'élaborent de nouvelles normes qui conditionnent le rapport de l'homme au langage et partant l'évolution des mentalités.

Il en est ainsi de ces travaux réalisés « Pour en finir avec la métaphore », véritable théorie de combat contre ce qui est appelé « mythe de la signification », et qui constituerait, selon ces exégètes l'erreur fondamentale de la poésie depuis l'origine, « l'image poétique » telle qu'elle a pu se comprendre et se réfléchir, d'Héraclite à Hölderlin, et de Heidegger à Ricœur...¹² Ces analyses sont cependant basées sur une conception très discutable du poétique et de l'activité du poète.

La fonction du poète en effet, sa modernité, n'est pas d'accréditer – contrairement aux assertions récurrentes de ce type de recherche¹³ – qu'il existerait un sens au-delà du sens, en inscrivant le poème dans une quelconque métaphysique du langage; le poète par son travail invente « du » réel, en s'inventant lui-même; il participe à la mythogénèse de l'espèce, il crée une signification sans fin pour chaque image: il recrée « le pourquoi du désir ». La langue poétique, d'autre part, n'est pas que métaphore : elle fonde son existence sur la mise en travail du signifiant, établissant une relation privilégiée entre phonèmes et pulsions, créant ainsi de la pensée, au-delà des rituels mensongers de la langue usuelle. Le poète ne saurait être ce mécano dérisoire et interdit de « sens », azimuté parmi ces « Pièces détachées » dont il ne sait que faire, avant-gardiste en route pour une insignifiante et éphémère ab-surdité¹⁴.

¹¹ « Eloge de la Fiction », Marc Petit (Ed. Fayard).

¹² Le langage figuré ne signifie rien : « Cette thèse réserve le bénéfice du sens au seul langage littéral. On peut donc y voir une position qui met radicalement en question la théorie de la double signification (*la métaphore) – et à fortiori de la double référence – thématisée par Ricœur et constamment à l'arrière plan des interprétations philosophiques de la métaphore et de la tentative, plus ou moins avouée, de faire jouer au sens figuré un rôle plus *essentiel* ou plus *fondamental* que celui du langage littéral, c'est à dire ordinaire . » Jean Pierre Cometti (voir ci-dessous : citation de la thèse de Wittgenstein sur la métaphore).

¹³ «Pour en finir avec la métaphore», Jean Pierre Cometti, «Poésie et Philo Farag/Marseille Oct97 », p 105.

A contrario, la littérature contemporaine la plus médiatisée agit fortement sur l'évolution des mentalités, dans un rapport insidieux qu'il est urgent d'analyser, afin de proposer d'autres pratiques culturelles, promouvoir une autre forme d'écrit et de recherche littéraire. Ceci constitue aujourd'hui l'enjeu d'une bataille de civilisation contre une utopie négative qui s'insinue dans la quotidienneté des rapports humains (une nouvelle barbarie peut-être dont l'actualité nous montre les effets dramatiques).

La révolution mondialiste

Ouvrons les yeux. Loin des batailles picrocholines, une bourgeoisie marginale, éclairée et hyper-formée, intègre déjà ce que la civilisation planétaire d'aujourd'hui a de plus humanisateur, pour jeter les bases d'une révolution, sans doute comparable à celle de 1789, un nouveau contrat social - sûrement sans violence - qui instituera les lois du troisième millénaire. On est ainsi très loin des batailles lilliputiennes qui se mènent sous nos yeux antimondalistes et des économistes d'arrière-garde, tous patronats obsolètes et agitateurs pseudo-novateurs qui leur servent de caution! Les encyclopédistes étaient une poignée de philosophes bourgeois, qui sous-couvert d'émancipation humaine, ont construit un nouvel ordre mental qui a duré trois siècles et s'achève dans le chaos. Aujourd'hui quelques centaines de penseurs ont compris que c'est l'art qui détermine le politique : ce sont des décideurs - qui semblent à court terme jouer contre leur camp - des chercheurs, des philosophes, des artistes. Ensemble, ils construisent les nouveaux concepts sociaux qui seront la norme civilisationnelle de demain, cependant que les truands et les chouans d'un autre temps perdurent dans leurs guérillas pathétiques. Encore une fois les peuples, les politiques - enfermés dans une gestion à court terme des idées dans leur immense majorité, n'auront sans doute aucune prise sur le destin des hommes et leur histoire. L'invention du futur ne se gagne pas contre un ordre ancien : elle s'impose par une dialectique du dépassement des contraires. La nouvelle charte des droits du Terrien est presque prête. Et presque personne n'en sait rien.

P.C.

Poète, écrivain
GFEN 65

¹⁴ "Pièces détachées" - Jean Michel Espitallier (« Une anthologie de la poésie française d'aujourd'hui »)

« AVENTURES D'ÉCRITURE »
Pratiques d'atelier : un nouveau rapport à l'écriture
Coordonné par Véronique Vanier

Un livre collectif, au sommaire :

- S'aventurer dans l'écriture :
Michel Ducom
Claudette Oriol-Boyer
Nicole Voltz
- Ateliers d'écriture :
François Bon et Sylvie Cadinot
Michel Menassé
Sylvie Fabre
- Autres objectifs :
Marie Bernanoce
Anne Roche
Danielle Paume
- Autres lieux :
René Frégny
Fabienne Swiathly
- Débat autour de l'écriture d'invention :
François Bon
Bruno Bernardi
Jean Marie Barnaud
Véronique Breye

Un espace de pédagogie active se développe dans des lieux divers : écoles, universités, prisons, MJC, centres privés, dont il est question dans plusieurs articles de cet ouvrage.

Ce besoin d'écriture libérée des exercices normés peut aussi se satisfaire dans le milieu scolaire pour se réconcilier avec une langue et une culture. Cette écriture créative ou d'invention doit-elle être institutionnalisée, évaluée ? A quelles fins l'introduire en collège et lycée, de quelles manières ? Peut-on le faire sans envisager une formation préalable des enseignants à ce type d'écriture ?

Il est difficile d'apporter des réponses claires à ces questions qui sont en débat : à partir de témoignages, de comptes-rendus d'ateliers et d'articles de réflexion, le lecteur trouvera ici de quoi alimenter sa réflexion.

ADAPT Editions , 2002 -14 € - En vente en librairie.
ADAPT 237, Bd St Germain 75007 Paris –<http://www.snes.edu/adapt>

« LA LANGUE EN ROULEAU AVALÉ »
Alain GIRARD
Éditions MeMo, 2002 - 13 €

la langue en rouleau avalé
assèche la gorge
au fond le cri
nié du continent élargit
le bâti d'argile nu
pose le masque du silence
mûrit sous la pierre l'écoute des pas

Deux ouvrages de Pierre COLIN
Notes de lecture de Maty Maleen :

« LE COEFFICIENT DES MARÉES » Amers Éditions (14 €)

« A la kermesse du printemps, au signal du premier magistrat de la ville, une bordée de jeunes hommes et de filles nubiles traversait l'embouchure du fleuve à marée basse, dans la plus grande nudité, courant de roche en banc de sable, entre les flaques de vase et les ruissellements du reflux. Tous ces jeunes devaient rejoindre la "prairie du plaisir" [...] »

Notes de Lecture

Le jour se lèvera sur la terre lasse de tes inquiétudes... L'ivoire du ciel drapé d'un voile noir. La mémoire veuve souffle sur la rose des vents. Le ciel profond gît, pierre tombale des vies éteintes, des gorges profondes, des larmes des soleils nègres. Combat prochain de l'intime.

La nuit saigne, couvre les corps de tags maladroits. Toi, tu cherches encore la nuit du corps, le poitrail béant, les turgescences irrépressibles, le désir aride, les paroles folles épines du soleil. Homme livré à ses aller-retour. Le ventre profond des mots, sous chaque parole des promesses de sexe. Se dresser, se redresser, tel l'océan, le serpent, les jardins d'Eden, les Champs Elysée, les collines, les arbres, les calvaires, les volutes de fumée, la jouissance. Petit matin lavé des scories, chant neuf du duvet, molleton des jours, mélopée des gestes quotidiens. Oublier encore. Demain ne te reconnaîtra plus, la ronde des mots tournera à l'envers. Au cœur de la chair l'incertain se meurt, demain ce mot à venir dont tu ignores la langue et les tournures.

Petit matin de l'oubli. Petit matin du ventre affamé avalant les neiges, mouillant le bitume triste. Trottoirs du danger sur le bord familier des routes. Le soleil brûle cet homme au nom mille fois répété, murmuré, crié, hurlé, aboyé, anéanti, chéri.

Il a la chair du rhinocéros, la corne en avant, char à l'assaut des encycliques. Dictionnaires de sang, de vérole, tu refuses de dire le mot sida. Toutes ces choses délestées du cœur.

A mon amour j'ai volé tous les mots du siècle. Je me suis tue enragée, bavant le trop-plein des paroles. Où sont passées nos frontières, nos mensonges, nos colères, nos combats, nos vies ébréchées ? Devant nous,

les corps vieillissent, se rident, le cœur ploie. Pas de vainqueur. Très loin de là, plus aucun combat n'est sûr.

Epoux de rien, ne parlons plus, ne bougeons plus. Toi, l'amour, toi l'impossible. Offre-moi un mot, un seul, si vrai qu'il éclairera la vallée des larmes. Un plissement des lèvres, un pont sur l'oubli, une tête qui se penche, mon trop bel été, chaleur au creux de la poitrine, sillons sans cesse à rouvrir de nos sexes. Nos rêves sont des royaumes sous tes doigts d'homme.

Garde dans tes mains nos folies endormies. En crachant ce bout d'os arraché, en puisant l'air glacé de tes papilles tu as nourri les sirènes qui nichaient aux creux de nos cuisses. Hurlé maintenant les béances de nos mondes intérieurs. Des marées de graines germent sur notre couche, le ciel écarte les jambes, des gerbes de mots explosent, nos vacarmes couvrent les tonnerres de la guerre ! Le monde est notre miroir fou qui continue de tourner.

Une transfusion de plaisir. Du bonheur en goutte à goutte. Les drogues sont innombrables dont les musiques hantent nos veines. Tu voudrais communier à des noces célestes. Nous continuons à chercher le Graal sans le savoir, malgré nous. Tu l'appelles folie, fanatisme, degré zéro, tu le chasses dans un geste raisonnable mais il revient te ronger de l'intérieur. Tu mets des bandelettes nombreuses pour faire taire les momies qui t'habitent mais leurs yeux clos continuent d'implorer ces prières que tu rejettes. La malédiction est en toi tricotée à la spirale hélicoïdale qui visse chaque parole à tes cellules inconnues. Fonctionnement autonome d'organes, de viscères, de diaphragmes, de sphincters, tu es aussi ce que tu ne voudrais pas. Peur de ton sillage, de tes oscillations, de tes brisures, de tes marées, de tes insomnies, de tes productions, de tes silences, de tes enfers, de tes souillures, de tes pestilences, de tes renoncements, de tes désirs morts, de cette façon d'ensevelir la vie à grands coups de gueules, de dents, de langue.

Mon buveur fou d'éternité, laissons rouler nos têtes dans la blancheur du jour.

Tu me liras une nouvelle arrachée au « **coefficient des marées** » pendant que je ferai semblant de dormir et de sourire à un ange déchu.

M.M.

Amer-Editions 2002 Rue des Lavandière 56450 Theyx

Tél : 02 97 43 62 44 Fax : 02 97 43 62 45

A-mail : Amer@esprit-large.com

Le livre peut être commandé dans toutes les librairies.

« LE RETOUR À SUMER »
Éditions de La Bartavelle

Notes de Lecture

Son visage a un front de vieux lézard. Il y a un cheval qui pleure L'ombre d'un abreuvoir. D'anciens joueurs de pétanques veulent couper nos ailes de voyageuses pour nous garder près d'eux. Une boule sous un arbre, trop loin, trop lourde, trop ronde, trop belle, trop fille. Dans le nid des racines la nuit chevauche les regards. Dans la profondeur de la terre des larves, des œufs, des débris, des graines, des cris, des restes indéchiffrables, des haines, des vies antérieures. Poids mort des mots que l'on n'a pas su dire. Solitudes amarrées aux corps disjoints. Sur nos lèvres embrassées le goût opiacé du mystère. Le fleuve se redresse pour mieux nous épier. C'est un vieil homme, il ne quittera plus son village. Regard aiguisé à la meule des affûteurs, des maîtres couteliers, des savoir-faire anciens. A la lisière de ses mots d'homme d'un autre temps, tu nourris tes oreilles aux éclats durs de sa voix, tu t'égares dans les replis de ses silences, tu t'interroges sur le refuge de ses bras, la peinture de ses chaussures, les objets cachés dans ses poches, les cals de ses mains, et toi quels combats as-tu gardés bien au chaud au creux de tes paumes ? Faire taire les monstres et s'appliquer à écouter le chant des oiseaux. Crécerelles, coucous, robins des prés mêlés de tes balbutiements, de tes tendresses, de tes élans, de tes envies de mourir pour mieux renaître et relire « **Retour à Sumer** »

*Poète, romancier et animateur d'ateliers d'écriture, **Pierre Colin**, qui est né en Bretagne, vit aujourd'hui à Tarbes. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages : romans, recueils de poésies et de nouvelles.*

Prix Poésie jeunesse 1996 - Adhérent à la Maison des Écrivains - Membre de la Charte des Écrivains - Animateur de l'Atelier : Thot'M - Écriture

PierreColin : 1, Chemin Clair 65000 TARBES

Tél : 05 62 34 45 93 Fax : 05 62 34 71 13

Email : thotmpc3@wanadoo.fr

http://perso.wanadoo.fr/atelier-écriture-thotm-pierre.colin

ÉCRITURE ET POÉSIE SUR LA TOILE

Écrire & Éditer

<http://www.calcre.com/>

Encres vives

Michel Cosem 2, allée des Allobroges
31770 Colomiers – tél. 05 62 74 07 87

Filigranes

<http://www.ecriture-partagee.com/>

François Bon

<http://www.remue.net/>

Gfen Aquitaine

<http://www.chez.com/gfen/>

Rivaginaires

<http://kerys.free.fr/petes/rivaginaires>

Saraswasti

<http://perso.wanadoo.fr/mirra>

Soleils et Cendre

<http://www.multimania.com/soleilsetcendre>

Silvaine Arabo : Poésie d'hier et d'aujourd'hui

<http://perso.wanadoo.fr/mirra>

Thot'm - Pierre Colin

<http://perso.infonie.fr/thotmpc>

Uzeste Musical

<http://www.uzeste.com/>

CAHIERS DE POÈMES : NUMÉROS PRÉCÉDENTS

- N° 53 Écriture et savoir
N° 54 Les mythes
N° 55 Lieux d'écrits – 6 €
N° 56 Lire écrire créer – 7,6 €
N° 57 Décalquer l'invisible – 7,6 €
N° 58 Le partage des rêves – 7,6 €
N° 59 La langue en vie – Norge – 7,6 €
N° 60 Le pouvoir de l'imaginaire – 7,6 €
N° 61 L'imaginoir – 7,6 €
N° 62 Figure-toi la langue – 7,6 €
N° 63 La création poétique – 7,6 €
N° 64 Écriture, visages de la pensée – 7,6 €
N° 65 Pouvoirs de la poésie - 10 €
N° 66 L'écriture : lieux et non-lieu – 10 €

Prix

- | | |
|--------------------------|------|
| Au numéro : | 10 € |
| Les 5 exemplaires | 40 € |
| Abonnement : 4 numéros : | 35 € |

CAHIERS DE POÈMES

Commande et règlement à l'ordre du GFEN, Secteur Poésie Ecriture

30, rue du Canon d'Arcole, 31000 Toulouse

Tél : 05 61 22 44 04 / E-mail : chrisjeansous@infonie.fr

CAHIERS DE POÈMES N° 67

L'ADOSSEMENT, POUR LE REGARD

« Dans le domaine de l'écriture, de la poésie, de l'édition, un réseau très dense existe. Certaines revues de poésie, dont *Cahiers de Poèmes*, s'y inscrivent. Assez peu interactif ce réseau est cependant très riche. Il faut à l'intérieur, y favoriser rencontres et échanges qui, en accusant les contradictions, souligneront des idées neuves, des pistes à explorer. Il faut aider ce réseau à entrer en contact avec les autres arts, tous les autres arts, et à se mêler de ce qui ne devait pas jusqu'ici le regarder.

C'est avec l'écriture, en particulier avec l'écriture poétique, qu'une critique neuve peut émerger, à hauteur du besoin d'exister d'une véritable décentralisation culturelle. Une critique qui pense l'art. »

Michel DUCOM

Cahiers de poèmes est une revue d'écriture en recherche dont l'objectif est de diffuser largement des pratiques et des idées indispensables pour ceux qui veulent réfléchir à l'écriture et mettre en place des actions en cohérence avec les recherches actuelles.

Centrée sur le « Tous capables ! Tous créateurs ! » le Secteur Ecriture & Poésie du GFEN cherche à accroître son ignorance sur la question. Travailler aux limites de ce qu'il sait, les agrandir, s'obliger à retrouver les questions centrales qui interrogent les évidences sont des exigences qui ouvrent sur des pistes neuves et nécessaires.

Sa particularité novatrice fut de publier en même temps des textes d'enseignants ou d'éducateurs, des textes d'enfants ou d'adolescents, mais aussi des textes d'adultes écrivains contemporains, textes poétiques ou théoriques.

Publier des textes d'adultes marqués par un engagement contemporain dans la littérature nous semble être encore de nature à enrichir la réflexion et les pratiques des lecteurs. C'est aussi une garantie d'authenticité : donner à voir ce qu'il écrit dans la fiction ou le poème, ce qu'il écrit dans des recherches personnelles est une attitude courageuse, une épreuve de vérité pour celui qui tient un discours pédagogique, fut-il le meilleur du monde.

CAHIERS DE POEMES

Directeur de la publication : Michel DUCOM

Imprimerie PROSPER

610, rue Jean Pagès à Villenave d'Ormon, 33140, France

Dépôt légal à La bibliothèque de France le 30 octobre 2002

N°ISSN : 0395-4080

Prix : 10 Euros